LES MALHEURS DU SENTIMENT,

TRADUIT de l'Anglois, de M. Fielding, ſur la troiſième édition; par M. MERCIER.

TOME SECOND.

A GENÈVE,

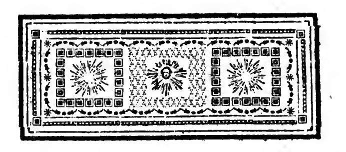
Chez Fr. DUFART, Impr. Libraire.

ET A PARIS,

Chez POINÇOT, Libr. rue de la Harpe.

1789.





LES MALHEURS DU SENTIMENT.

LETTRE PREMIÈRE.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

L. . . . . 26 Septembre.

LE véritable amour ne fauroit trouver d'expreffions pour rendre fes tranfports. Tous les difcours du monde ne m'en apprendroient pas plus que je n'en fais fur la tendreffe d'Adeline, & tous le pathos des amans ne fauroient

lui rendre ma paſſion auſſi bien qu'un ſimple geſte, un ſeul regard. Cependant, mon ami, je ne m'éloigne d'elle qu'en tremblant: mon eſprit ſe révolte à l'idée de la laiſſer dans l'erreur, d'abuſer de ſa confiance. Il y a dans ma conduite un myſtère & une duplicité qui ne pourront donner à ſon tendre cœur qu'une opinion peu favorable de mon honneur & de ma délicateſſe, & lui cauſeront infailliblement bien des chagrins & des angoiſſes. Que faire donc? Mon cœur me dit qu'elle ne peut être à un autre...... Être à un autre! horrible proſtitution! Oui, quelque obſtacle que ma ſituation puiſſe oppoſer à notre mariage, nos cœurs & nos ames ſont unis par des liens indiſſolubles. Pourquoi donc diſſimulerois-je? Pourquoi jouerois-je l'hypocriſie, & imprimerois-je à mon amour un caractère qui le déshonoreroit? Déshonorer le mobile de toutes mes actions

& désavouer le sentiment qui m'anime, que j'ai protesté si hautement & si sincérement, qui règne seul dans mon ame ! Mais, dites-vous, " une déclaration „ de mon amour sans expliquer ma „ situation, seroit une bassesse & une „ infamie, & me rendroit indigne „ de son objet..... „ Il est vrai..... " Et découvrir ma situation dans ce „ tems où il n'est possible d'y apporter „ aucun remède, seroit entraîner Ade- „ line dans la misère, & peut-être la „ priver de la raison & de la vie ! „ Ah ! il n'est que trop vrai, mon ami, il n'est que trop vrai ! Mon ame est en proie à un trouble inexprimable ; j'erre aveuglément dans un labyrinthe compliqué, & je n'apperçois devant moi que chagrins & douleurs. Je me soumettrai, & je compterai sur l'accomplissement de la prédiction de ma chère Mad. Strephons : " Persévérez, & la „ Providence vous récompensera tous

„ les deux. „ Oui, Adeline, je persévérerai pour l'amour de toi; je donnerai aux mortels effrayés l'exemple d'une constance inébranlable & d'une soumission sans bornes aux rigueurs du sort!

—



LETTRE II.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

L....... 27 Septembre.

Je redoute le tems de mon départ, comme le criminel condamné redoute le dernier coup de la cloche qui doit décider de ſon ſort; comme lui, je vois tous mes inſtans empoiſonnés par l'anticipation conſtante de cet événement. Toutes les fois que j'entends dire l'heure, mon cœur tremble & éprouve une horreur fatiguante. Je ſens le même anéantiſſement que ſi j'euſſe terminé ma carrière, & que mon ame errât ſur les limites du cahos éternel. O mon ami! quelle ſituation eſt la mienne! Si je reſte plus long-tems, je péris; ſi je m'éloigne, je dois m'attendre à une deſtruction inévitable. C'eſt actuelle-

ment que la froide politique & les funeſtes ſyſtèmes des hommes appéſantiſſent ſur ma tête leur joug odieux, & empoiſonnent cette ſenſibilité précieuſe que la nature m'avoit accordé pour un uſage plus heureux. Pourquoi faut-il que j'éprouve des ſenſations qui détruiſent tout mon bonheur, & me font deſirer de n'avoir jamais vu le jour? Ou plutôt, pourquoi n'ai-je pas vu le jour dans des climats plus heureux que ceux-ci; dans ces contrées où la baſſeſſe & la perfidie des hommes n'ont pas perverti le cours de la nature? Cependant, ô mon Dieu, ne m'imputes pas le crime impie de rabaiſſer ta ſageſſe, ou de condamner tes ouvrages! Non, ce ſont les malheureux mortels qui excitent mon mépris, & forcent mon ame à la plainte & au murmure. Ils ſe ſont arrogés un pouvoir ſupérieur au tien; ils calomnient ta ſageſſe & veulent porter la réforme dans toute ta

création. Ce ſont eux qui jettent le trouble & la douleur dans mon eſprit, qui appéſantiſſent pour moi le fardeau peſant du malheur, & qui me forcent à paſſer mes jours ſans eſpoir & ſans conſolation.

M. Strephons m'a offert obligeamment de m'accompagner juſqu'à Cheſter, mais je l'ai refuſé. Je ſerai mieux tout ſeul; je pourrai alors me livrer à toute ma douleur ſans offenſer mon ami. Mais j'ai encore une plus forte raiſon que vous ne ſaurez qu'à mon arrivée en Irlande...... Dorénavant n'écrivez plus en ce lieu, car je le quitterai avant que votre réponſe ait le tems d'y arriver. Je partirai ſous deux ou trois jours. Cette penſée eſt comme la nouvelle de la mort pour un pauvre malheureux qui s'étoit flatté d'un prompt rétabliſſement & d'une longue vie. Adieu, mon cher ami, ne m'oubliez pas.

LETTRE III.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

L...... 28 Septembre.

J'AI pris congé de tous les objets qui pouvoient m'intéresser dans ce village ou aux environs, & qui sont devenus chers à mon cœur pour les avoir remarqué ou fréquenté dans nos courses avec Adeline, & je ne vous dirai pas combien j'ai été affecté différemment. Les bois, les campagnes, la rivière, les bancs & les sièges où nous nous sommes reposés, & le buisson d'épine blanche dans la grande prairie qui terminoit ordinairement nos promenades, tous ces objets m'ont inspiré une vive douleur & un souvenir de reconnoissance. Je les ai quitté avec les mêmes sentimens qu'on quitteroit

le tombeau où repoſent les cendres d'un tendre ami. La rivière eſt à peu-près à deux cent toiſes du village, un très-beau chemin ſablé y conduit, & un joli pont chinois aboutit dans une grande & belle prairie qui eſt bordée d'un côté par les détours du fleuve, & de l'autre par un magnifique bois de haute-futaye. Souvent nous nous ſommes arrêtés dans cette prairie, & dans une belle ſoirée nous nous y ſommes aſſis ſous un buiſſon d'aube-épine, d'où nous contemplions les nombreux troupeaux qui paiſſoient autour de nous, & la ſimplicité & l'innocence de leurs honnêtes conducteurs. Toutes les fois que dans un ſite ou dans un objet nous découvrions une qualité ſingulière ou quelque beauté frappante, nous ne manquions jamais de les remarquer. Dans cette prairie, près du coude que forme la rivière, eſt une petite élévation ſur laquelle

j'ai érigé une pierre pour la remarquer. De ce point on a une vue charmante à travers l'ouverture de deux collines qui couvrent le village, & s'abaiſſent par une pente inſenſible juſqu'à la rivière; on apperçoit l'égliſe, un grand if qui eſt auprès, un colombier & le ſommet de pluſieurs des maiſons du village, avec le château d'un gentilhomme, ſitué ſur le penchant d'une montagne eſcarpée, à une grande diſtance. Souvent Adeline & moi nous avons paſſé en cet endroit des heures bien délicieuſes, occupés à admirer avec un plaiſir mutuel les rayons du ſoleil couchant, qui jouoient ſur le cryſtal mobile du fleuve, étoient réfléchis par les fenêtres de l'égliſe, ou perçoient à travers les ouvertures du clocher que bordoit une longue traînée de lierre, tandis que le ruiſſeau ſinueux ſembloit remonter vers ſa ſource, pour conſerver encore cette teinte d'un rouge

foncé qu'il recevoit de ce jeu de la nature. A peu de diſtance ſur la droite & près de la rivière, eſt une autre pierre que je plaçai pour marquer un écho parfait & très-ſonore. Les ſons prononcés de ce lieu dans une ſoirée tranquille, ſont répétés d'une manière ſi diſtincte & ſi pathétique, qu'ils rempliſſent l'ame de la plus douce mélodie, & lui inſpirent l'admiration la plus ſublime. Souvent ſous la ſanction de ce confident inviſible & indiſcret, nous nous ſommes livrés au charme d'exprimer les ſentimens de nos cœurs, de nous communiquer nos eſpérances, nos deſirs. Oh, mon ami! craignez de rire trop promptement & de me blâmer pour verſer une larme ſur ces monumens ſacrés de ma félicité paſſée, & ſoupirer au ſouvenir des plaiſirs dont ils ont été ſi ſouvent les heureux témoins. Si c'eſt une folie, au moins elle eſt innocente..... Mais je ne ſaurois continuer: adieu, mon cœur eſt trop plein.

LETTRE IV.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

L....... 29 Septembre.

DANS les annales du tems, mon ami, ce jour doit être seul, séparé de tous les autres qu'il a surpassé en bonheur. Les objets qui ont excité notre dégoût ou fixé nos regards, retiennent en général ces qualités, & ont sur l'esprit une influence durable, quoique la cause qui les a fait naître, puisse avoir cessé d'exister. Mais je n'ai jamais senti aussi fortement la vérité de cette remarque que je l'ai fait ce soir. Adeline & moi nous nous promenions seuls, Miss Strephons ayant accompagné sa mère dans une visite, & notre conversation étoit de cette nature qui occupe entièrement l'esprit,

& exclut tous les objets. Nous ne faisions donc aucune attention à notre promenade, & nous avons marché machinalement & sans dessein, jusqu'à ce que la rivière nous ait arrêté. Tout-à-coup en levant les yeux, nous nous sommes trouvés au même lieu qui avoit pensé être si funeste aux jours d'Adeline. Nous avons reculé en tressaillant, frappés tous deux par ce souvenir, & je l'ai serrée entre mes bras avec autant d'ardeur que si elle eût tombé dans l'eau. Le ciel conserve mon Adeline, m'écriai-je! & je l'entraînai avec une sorte de violence loin du fatal rivage. La crainte du danger avoit fait tant d'impression sur moi, que nous étions déjà à cent toises de la rivière, & que je marchois encore avec précipitation. J'aurois continué plus long-tems, si Adeline n'eût quitté brusquement mon bras, en s'écriant: « ô mon Dieu, j'ai » perdu le ruban de mon cou! » &

elle ſe retourna promptement & parut chercher quelque choſe. " Il eſt perdu, „ dit-elle, retournons, car il faut „ que je le trouve. „ Sa pâleur & ſon agitation m'allarmoient. Nous avons retourné ſur nos pas, preſque juſqu'à l'endroit du rivage où nous avions été ſi ſurpris de notre ſituation. Mais Adeline doubla le pas tout à coup, & ramaſſa un petit étui de ſatin blanc, qui étoit attaché avec un ruban bleu étroit. „ Je l'ai trouvé, „ dit-elle! „ & elle reſpira comme ſi elle eût été hors d'haleine. Sa confuſion étoit ſi grande qu'elle ne ſavoit où mettre le petit étui, ni comment en diſpoſer. Mais bientôt revenant à elle-même, elle ajouta: „ Pourquoi diſſimulerois-je „ avec vous? je ne ſuis point honteuſe, „ mais confuſe de cet accident, quoique „ j'aurois deſiré qu'il n'eût pas arrivé „ en ce moment. Mais ſi vous me „ pardonnez, mon cœur ſera tranquille,

„ ne croyant point d'ailleurs avoir fait „ aucun mal. „ En même tems elle me préſenta l'étui. C'étoit mon portrait d'une reſſemblance frappante & ineſtimable. Tandis qu'enchanté du talent de l'artiſte, je contemplois l'ouvrage avec ſurpriſe & admiration, elle s'eſt approchée de moi, & appuya ſon bras ſur mon épaule, en me faiſant remarquer les parties où elle avoit réuſſi, & celles où elle avoit manqué. Pour moi je ne pouvois diſtinguer le moindre défaut. „ Vous avez toujours, ajouta-„ t-elle, parlé de la peinture avec „ tant de chaleur; vous avez dit ſi „ ſouvent que vous la regardiez comme „ le talent le plus agréable, & une „ partie très-intéreſſante dans l'éduca-„ tion des femmes, que depuis quelque „ tems je m'y ſuis beaucoup exercé. „ Vous voyez ici un eſſai que j'ai fait „ pour voir comment je pourrois réuſſir

„ en travaillant de mémoire feulement.
„ C'eft ma première production, &
„ elle m'eft auffi chère que l'eft un
„ premier né pour une mère tendre,
„ qui revoit fur le vifage de fon fils
„ une image fidèle des traits chers à
„ fon cœur. „ En même tems elle
remit le portrait dans fon porte-feuille.
„ Voici, répliquai-je, ce que le pinceau
„ peut produire de plus parfait : cepen-
„ dant fi j'avois affez de talens pour
„ l'exécuter avec autant de fuccès, je
„ pourrois, avec une égale fenfibilité
„ lui donner un compagnon, mais je
„ ne l'ai pas..... Adeline, ajoutai-je,
„ votre portrait fait par la même main
„ feroit pour moi un tréfor ineftimable,
„ non pas que j'en aie befoin pour
„ conferver votre fouvenir, mais pour
„ converfer avec lui, quand je ferai
„ éloigné de l'original. „ Elle baiffa la
tête, & fembla rèver un peu. „ J'ai
„ fait plufieurs effais, dit-elle, mais

„ ils ont tous manqué, & de ma vie „ je ne ferai rien qui ſoit même paſſable. „ Voilà ce que j'ai fait de mieux. „ Elle ouvrit ſon porte-feuille & me préſenta ſon portrait. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien je fus enchanté! Il y a dans cet ouvrage beaucoup de ſoin & de propreté, mais les traits & le caractère manquent d'expreſſion. Je voulus le comparer avec l'original, mais chaque fois que je levois les yeux ſur elle, que je contemplois ſes charmes céleſtes, je revenois au portrait avec moins de plaiſir. Ce n'eſt point qu'il ne fut regardé comme un excellent ouvrage par une perſonne indifférente, s'il peut s'en trouver en préſence d'Adeline, qui n'en jugeroit que d'après les règles de l'art. Mais pour moi, qui ai ſon image imprimée dans mon ame, il eſt ſans vie & ſans expreſſion. Tandis que j'examinois la reſſemblance, elle

étoit auprès de moi, tenant à la main le portrait qu'on lui fit à Londres & dont je vous ai parlé. „ Je fais, dit-„ elle, que celui-là ne vous plaira „ point, mais en voici un autre que „ vous aimerez davantage : vous „ l'aurez, mais à une condition feule-„ ment; faifons un échange; „ & elle fourit avec la douceur & la férénité d'un ange. Je l'entendis parfaitement. Mon portrait étoit dans ma poche, & le marché fut conclu fur le champ. Mon cœur fautoit de joie; la fatisfaction étoit commune, mais on ne fauroit la décrire. Après avoir ferré chacun nos tréfors, elle prit mon bras, & nous reprimes le chemin du village.

Le foleil éclairoit notre horizon de fes derniers feux, & répandoit fur toute la campagne une teinte douce qui inf-piroit la joie & le plaifir. On entendoit les chantres des airs célébrer la fin du jour, ou par leurs accens plaintifs inviter

au repos leurs fidèles compagnes ; & les innocentes brebis & les amoureuſes geniſſes regagnoient paiſiblement & à pas lents leurs paiſibles étables, ou ſe déſaltéroient le long d'un courant limpide. Tout dans cette belle ſoirée invitoit à la joie & au bonheur. O mon ami! qui pourra rendre le charme de ces momens fortunés, où un heureux incident a compoſé les inquiétudes de l'ame, & diſſipé tous les ſoins & les ſoucis, quand le cœur jouit de ſa paix & de ſa tranquillité, & que les charmes de la nature ſe réuniſſent pour embellir la ſcène, & augmenter notre enthouſiaſme? Alors l'eſprit ſe dilate, il dévoile ſes deſirs les plus cachés, ſes eſpérances, ſes craintes ; telle étoit notre ſituation. Il n'y a plus mainte-
» nant, dit Adeline, qu'une ſeule
» choſe qui me trouble & m'allarme.....
» Cette mer d'Irlande. J'en ai entendu
» raconter tant d'hiſtoires effrayantes,

„ que je ne puis ſurmonter mes crain-
„ tes. Malgré mon entière confiance
„ dans votre prudence & dans les ſoins
„ de la Providence, elles répandent
„ l'amertume ſur tous les inſtans de
„ ma vie; & je voudrois pour tout
„ au monde que vous n'euſſiez pas de
„ mers à traverſer. Ah! Chatterton,
„ combien une certaine paſſion aug-
„ mente le danger! & avec quelle joye,
„ quels tranſports je vous verrai
„ heureuſement de retour! Je crois
„ cependant, que ſi le voyage étoit trop
„ dangereux abſolument, ou que vous
„ n'y fuſſiez pas réellement forcé, vous
„ ne le feriez pas. C'eſt-là toute la
„ ſatisfaction que je puis me donner à
„ moi-même; mais vous pouvez me
„ raſſurer entièrement. „ Elle héſita......
Je gardois le ſilence. „ Je conviens,
„ ajouta-t-elle, que la liberté & la
„ franchiſe avec laquelle je vous dévoile
„ mes ſentimens, pourroient donner

» à certains esprits une opinion défa-
» vorable de mon honneur & de ma
» discrétion. Mais je ne vous ferai pas
» l'injure de chercher à m'excuser, en
» recourant aux subterfuges pitoyables,
» aux lieux communs & rebattus
» du privilège & de la foiblesse de
» notre sexe.... Actuellement, (& elle
» poussa un profond soupir) je n'ai
» ni doute ni méfiance. Mon caractère
» est aussi exempt de légéreté que
» mon cœur est ouvert, uniforme &
» constant, & si je témoignois par ma
» conduite ou par mes expressions des
» sentimens différens de ceux que mon
» ame a formé, je me rendrois indigne
» de l'homme qui me les a inspirés,
» & de la place à laquelle j'aspire
» dans son affection & dans son estime.
» Je ne chercherai donc point à dé-
» guiser, mais j'exprimerai librement
» les sentimens de mon cœur, & je
» suivrai tous ses mouvemens. Que

„ l'étiquette ſoit la règle de ceux qui
„ n'ont à ſatisfaire que leur vanité,
„ leur orgueil & leur ambition. Je
„ n'éprouve rien de pareil. Non, mon
„ Charles, car je veux vous appeller
„ ainſi; & elle s'arrêta & ſe tourna
„ vers moi. Non, je mépriſe tous ces
„ ſubterfuges. Vous m'avez appris à
„ quitter le ſentier battu de l'uſage & de
„ la formalité, pour ne ſuivre que l'im-
„ pulſion de mon cœur, & je peux ſans
„ honte & ſans héſiter, profiter de cette
„ permiſſion, en faire ici une déclara-
„ tion que je n'aurai peut-être jamais
„ occaſion de renouveller, & avouer
„ que j'aime...... " Son cœur ſe ſerra,
ſes yeux ſe couvrirent de pleurs, ſa
voix s'affoiblit; & dans l'excès de ſa
tendreſſe & de ſa ſenſibilité, elle ne
put que balbutier ſa dernière phraſe.
Mon cœur rencontra le ſien. Dans le
tranſport de ma joie, je le preſſai contre
mon ſein palpitant; ſa joue humide

reposoit sur la mienne, & son bras droit étoit passé négligemment sur mon épaule. En respirant son haleine balsamique, mon ame s'élança sur mes lèvres, & pour la première fois je jouis du souverain bonheur que peuvent procurer la chasteté & l'innocence. Jamais rien ne pourra effacer l'impression délicieuse que m'a fait éprouver la chaleur de sa bouche & la douceur de son haleine. Ciel! qu'elles furent douces ces sensations dont le souvenir est encore si cher à mon cœur! Ces momens seront toujours présens à ma mémoire; oui, mon ami, ils me dédommageront de toutes mes années de misère. Je te remercie, mon adorable Adeline, pour cette consolation durable que tu m'as donné, & jamais je ne l'oublierai. L'enthousiasme de sa sensibilité s'évanouit par degrés, & la modestie, la garde fidèle de la vertu prit l'allarme. Elle cacha son visage dans mon sein,

comme ſi elle eût craint de rencontrer mes yeux. „ J'ignore, dit-elle, comment „ j'ai agi : ai-je mal fait ? car il ne me „ reſte plus qu'un ſentiment de joie & „ de plaiſir qui eſt inexprimable, & „ pénètre toute mon ame. Je crois que „ je dois être innocente, autrement „ ces ſenſations ne feroient pas auſſi „ pures. Mais dites-moi, mon cher „ Charles, ſi je ſuis innocente à vos „ yeux ? „ — “ Mon amour ! répli„ qu'ai-je ; comme les heureux habitans „ du ciel ; les anges ne ſont pas plus „ parfaits que mon Adeline. Regardez„ moi, de grace, & laiſſez-moi con„ templer ces charmes que mon ame „ adorera conſtamment juſqu'au der„ nier inſtant de ma vie. „ — “ Que „ cette voix eſt touchante, dit-elle, „ comme elle enchante tous ceux qui „ l'entendent ! „ & elle jetta ſes bras autour de mon cou. La vertu & la modeſtie nous environnoient de leurs ailes

ailes bienfaiſantes, elles deſcendirent du ciel par l'ordre du Tout-puiſſant, pour être témoins, pour enregiſtrer cet acte d'un amour généreux, pur & fidèle, & avec leurs plumes de diamans, elles écrivirent ces mots ſur le regiſtre éternel :

« *Les ames que la nature a jointes* „ *par l'amour, n'ont beſoin ni de loix ni* „ *de liens pour les rendre fidèles, chaſtes* „ *& heureuſes.* „

En la relevant de mes bras, « mon „ Adeline ! lui dis-je, que ce ſoit ici „ nos derniers adieux, car je ne me „ ſens pas aſſez de courage pour „ ſoutenir des adieux ſolemnels ; „ quand je prévois, par mes pro- „ pres ſentimens, combien ils ſeroient „ pénibles pour vous ! „ Ses beaux yeux ſe couvrirent encore de larmes ; elle ſe rejetta dans mes bras avec toute l'expreſſion d'un amour paſſionné. « Voilà donc nos derniers embraſſe-

„ mens, „ dit-elle, & ſes bras ſe ſerrèrent autour de moi, tandis que les miens la preſſoient contre mon cœur. Nous étions entraînés, tranſportés par le charme divin de nos careſſes réciproques; nous avions oublié tout l'univers, & nos ames ſe livroient au délire d'un baiſer pur & vertueux. Oui, j'ai goûté les douceurs, & j'ai vu les beautés du ciel! mais je ſuis renvoyé dans un état d'épreuves, & condamné à faire un long & inutile purgatoire.

Il étoit preſque nuit quand nous rentrâmes à la maiſon. La famille de M. Strephons étoit chez le docteur, & tous étoient très-inquiets de notre longue abſence..... J'avois diſſipé les craintes d'Adeline ſur mon voyage d'Irlande; je l'avois calmé ſur les autres égards; j'avois même plus fait que ne me le permettoit ma malheureuſe ſituation, & j'avois répondu à ſon amour

généreux & ſublime par des promeſſes plus affirmatives peut-être, que celles que vous m'auriez permis. Mais peu importe! j'en ai dit aſſez pour la rendre heureuſe; & j'ai été aſſez réſervé pour ſatisfaire aux loix auſtères de l'honneur.

La joie qui brilloit dans tout ſon extérieur, & qui ſe déployoit avec tant de charmes dans toutes ſes actions, ſera mon excuſe, ſi j'ai fait mal; & ce motif ne ſera pas rejetté au tribunal des cieux, s'il l'eſt à celui des hommes...... Tout le monde s'apperçut de ce changement. L'œil pénétrant de Mad. Strephons chercha à lire dans mon ame pour en connoître la cauſe, & auſſi-tôt qu'elle en trouva le moment, elle me dit tout bas, " je crains que „ votre cœur ne ſe ſoit oublié. „ — " Il a été honnête, dis-je, & c'eſt une „ compenſation. Ne parlons plus de „ cela, ma chère Mad. Strephons,

„ vous n'avez rien à craindre. „ —
“ Mais je ſens beaucoup, dit-elle, „ & elle ſecoua la tête.

Il eſt impoſſible, mon cher ami, de concevoir, & bien plus encore de décrire ce que me font ſentir les événemens de ce jour. Que mes plaiſirs, hélas! ſont promptement obſcurcis par la réflexion de ce que je ſuis. Y a-t-il jamais eu une femme comme celle-ci? Peut-il y en avoir une ſeconde?.... il eſt impoſſible. Un eſprit ſi pur, ſi innocent, une ame ſi noble, ſi ingénue; des paſſions ſi vives & ſi chaſtes, & une ſenſibilité ſi profonde & ſi ſimpatique!.... Cependant, tandis que cet objet chéri m'offre ſon cœur, me développe ſa tendreſſe, je baiſſe la tête en ſilence, ſans oſer la regarder, ou accepter ce préſent céleſte; & cela par un motif qui n'a pas ſa ſource dans mon eſprit ni dans mes ſentimens. N'eſt-ce donc pas me révolter contre Dieu &

la nature ? N'eſt-ce pas les inſulter que de renoncer au lot qu'ils m'ont aſſigné ?...... Je n'oſe point y penſer ; mon eſprit ſe perd dans cet abyme de réflexions. Mon Adeline, toujours ton honneur & ta félicité me guideront : conduis-moi, & je te ſuivrai ; tes pas ne ſauroient m'éloigner de la vertu !

Demain, ſi j'en ai le courage, je vous écrirai de ce lieu pour la dernière fois, comptant le quitter le lendemain au matin. Vous ne recevrez alors de mes nouvelles qu'à mon arrivée en Irlande. Adieu. Le ciel béniſſe mon cher ami !



LETTRE V.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

L....... 30 Septembre.

JE voudrois vous dire comment j'ai quitté mon Adeline, mais je ne puis. Tout ce que je sais, est que je l'ai quitté, & que je suis ici à deux heures du matin occupé à vous écrire. Je crois que je ne me suis pas conduit tout-à-fait comme je me l'étois proposé. Mais quel est l'homme qui aimant comme je le fais, étant aimé comme je le suis, pourroit être gouverné en sa présence par les règles d'une prudence froide & insensible? Mon ame dédaigne toute supercherie, & l'on m'a arraché de sa présence, parce que je lui parlois de mes sentimens. Elle m'en a remercié. Tout le monde étoit affecté, & mon aimable Miss Strephons

poussoit les hauts cris, tandis que son père & sa mère m'emmenoient de chez le docteur. Tout le monde du village étoit rassemblé autour de moi; j'ai entendu leurs cris, j'ai vu couler leurs larmes en passant, mais je n'en avois point à leur rendre. Je ne me rappelle nullement ce que j'ai fait & je sais à peine où je suis. Je ne saurois lire, je ne saurois dormir, & je ne peux pas même vous écrire...... Mes malheurs sont grands; ils m'ont presque accablé.

Adieu, adieu mon cher ami.



L'Éditeur de ces Lettres croit devoir informer le Lecteur, que la suite de cette histoire n'est pas composée de la correspondance régulière des Parties : on a choisi les Lettres & pris les extraits qui ont un rapport plus direct avec les vies & les caractères de ces deux malheureux Amans.



LETTRE VI.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

Dublin, 15 Octobre.

JE ſuis ici depuis deux jours, mais ſi peu maître de moi-même, que je n'ai encore pu vous rendre compte de mes idées. J'ai recouvré la faculté de voir les objets, mais ils ne me font plus ni ſenſation ni plaiſir. Le poids qui, depuis quelque tems, accabloit mon pauvre cœur, eſt revenu avec une nouvelle force & l'accable entièrement. Mais ce n'eſt pas tout. Mon eſprit eſt dans un trouble & une anxiété inſupportables. Hier j'ai reçu de M. Strephons une lettre qui m'a retiré de mon apathie. Il me dit beaucoup de choſes très-tendres & très-obligeantes, & il prétend qu'Adeline auroit ſupporté mon

départ avec beaucoup de fermeté, si mon impétuosité & ma violence n'eussent tout gâté. Il me reproche cette conduite avec toute la délicatesse & toute la tendresse imaginables; mais à ce que je vois, il faut que j'aie entièrement perdu la raison, car mes actions étoient non-seulement inconséquentes & ridicules, mais encore exactement contraires à ce que je m'étois proposé. Il dit « que la prudence & la discré„ tion, je hais ces mots là, étoient „ bannies de ma conduite ;„ mais c'est fini, & n'y revenons plus! Le soir de notre séparation & toute la journée du lendemain, Adeline fut inconsolable; mais à l'instant où il m'a écrit, elle étoit absolument calme & tranquille. Cette aimable fille commençoit à réfléchir, qu'en se désolant sur une séparation qui étoit inévitable, elle offensoit l'homme qu'elle aimoit dans la partie la plus délicate de son honneur;

c'eſt là ce qui l'a tranquilliſé. Mon cœur, ô mon Dieu, te rend d'éternelles actions de graces, pour avoir donné à mon Adeline la paix de l'eſprit, & quel que ſoit le traitement que tu me faſſes éprouver, mon ame ne ſe permettra jamais ni le murmure ni la plainte ! Miſs Strephons eſt toujours avec elle. L'une, dit-il, ſemble avoir autant beſoin de conſolation que l'autre. Tout le village eſt affecté, mais rien ne peut appaiſer le pauvre docteur. Il ſuit conſtamment les leçons de ſes religieux inſtituteurs; mais ſa dévotion & ſon enthouſiaſme ne ſauroient adoucir ſon chagrin ſur l'abſence de ſon ami. Pourquoi un malheureux comme moi porte-t-il le trouble dans le cœur de tant de dignes perſonnes ? N'eſt-ce pas un malheur bien cruel d'avoir des ſentimens au-deſſus du niveau commun de la ſociété ? N'eſt-ce pas s'expoſer

alors à une douleur certaine & un malheur éternel ? Hélas ! j'en fais la funeste expérience. J'ai écrit quelque lignes à M. Strephons à mon arrivée, uniquement pour la lui apprendre. Je leur écrirai à tous séparément aussi-tôt que mon esprit en sera capable. Il me tarde d'épancher mon ame dans le sein d'Adeline.

J'ai eu un intervalle de bonheur, quand je vous ai dit que j'avois un motif pour refuser la compagnie de M. Strephons jusqu'à Chester. Je préméditois alors une visite dans une certaine chaumière de Nottinghamshire, & j'y ai été. Mais je ne sais comment c'est arrivé, ni par quel moyen je m'y suis trouvé transporté. Tout ce que je sais, c'est que le soir du jour où j'ai quitté L..... je me suis trouvé à la porte de cette paisible habitation, & j'ai vu les aimables sœurs d'Adeline sautant autour de ma chaise, & appel-

lant leur maman pour voir M. Chatterton, car elles me remirent ſur le champ. Dans un inſtant je fus animé, tranſporté. Mon ſang qui s'étoit condenſé autour de mon cœur, reprit ſa première fluidité, & courut dans mes veines avec une nouvelle chaleur..... Quelles deux charmantes filles ! La plus jeune courut aux champs pour avertir ſon grand père, l'autre alla chercher ſa reſpectable mère. Je me jettai dans leurs bras. Le vieillard ne tarda pas à arriver. Avec quelle cordialité, avec quel empreſſement ils me reçurent ! Au premier abord je fus pour eux un fils & un frère. J'ai paſſé deux jours dans ce ſanctuaire du bonheur. Ciel, que n'y ai-je pas éprouvé ! Je couchois dans le lit qui avoit ſervi à Adeline. Mes rêves étoient doux & rafraichiſſans, & cependant je ne crois pas y avoir fermé les yeux. Sa petite ſœur me montra le jardin & les fleurs qu'elle avoit plantées avant que

d'aller chez ſon oncle. J'en remplis mes poches, & les deux charmantes enfans voyant mon empreſſement, & ſuppoſant que c'étoit une ſimple paſſion pour les fleurs, me firent chacune un gros bouquet de tout ce que la ſaiſon avoit laiſſé de plus beau...... La cruelle mer les a flétries; mais elles ſont encore fraîches à mes yeux, elles ont conſervé leur odeur balſamique. Si vous m'euſſiez vu contempler ſon rouet à filer, qui étoit rélégué dans une chambre de derrière, où ſont dépoſées toutes les uſtenſiles du ménage, vous auriez cru qu'il y avoit un charme dans la machine. Je me gliſſois dans cette chambre toutes les fois que je pouvois le faire ſans être vu, & je m'y livrois à toutes les idées agréables que m'avoit inſpiré ma première entrevue avec Adeline. Je la voyois encore tourner ſon rouet & étendre ſon fil. Je la voyois encore ſe mouvoir avec élégance, & déployer toute la

beauté de ſa taille enchantereſſe. Je voyois encore ſes beaux yeux bleus parler à mon ame. Oui, mon cher ami, j'ai été heureux & très-heureux! Mais tout eſt fini...... Je ne ſuis pas bien, ma tête eſt chargée de vapeurs.

M. Macaulai m'a reçu avec beaucoup de ſincérité & de politeſſe, ſon épouſe, ainſi que ſa fille, ſont très-aimables. Mais je ne connois encore ni la couleur de leurs yeux, ni la forme de leurs viſages. Je ne crois pas que je puiſſe reſter ici long-tems. La ſolitude me conviendroit mieux, mais on ne ſauroit en jouir avec les gens de ce pays; ils ne connoiſſent nullement les charmes de la ſenſibilité, & leur climat ſemble contraire aux ſentimens délicats. La compagnie ajoute à ma détreſſe, & j'ai de la peine à prendre ſur moi d'y faire bonne contenance. A table, on m'adreſſe la parole ſans que je réponde, juſqu'à ce qu'on m'en faſſe la remarque;

& quand je lève les yeux, tout le monde me regarde avec étonnement. Je ſuis honteux de moi-même, je ſuis vexé, & je voudrois n'être pas venu...... Dieu ſait que je ſerois plus heureux avec vous!

Je me propoſe de vous écrire tous les douze ou quinze jours, tant que je ſerai ici. Pour cela, il faut que je note toutes les circonſtances à meſure qu'elles ſe préſenteront, car je me rappelle à peine ce qui s'eſt paſſé le jour précédent. J'ai perdu entièrement la mémoire.

Si vous voulez être heureux, craignez de vous livrer à la ſenſibilité. Laiſſez-vous gouverner par les opinions que les hommes ont formées pour le bien général. Ne penſez jamais par vous-même, autrement vous ſerez infailliblement malheureux. Adieu, mon cher ami, Adieu.

LETTRE VII.

Adeline à M. Chatterton, à Dublin.

L....... 25 Octobre.

N'AYANT que très-peu d'habitude pour écrire des lettres, ma correſpondance vous paroîtra à vous-même aſſez inſipide. Je tâcherai cependant de vous faire oublier ce défaut, & ſi je ne peux écrire avec élégance, je le ferai au moins avec ſincérité. Mes lettres ſeront le langage de mon cœur; je vous écrirai comme j'avois coutume de vous parler; & pourvu que vous m'entendiez, voilà tout ce que je deſire.

Votre lettre a été pour mon eſprit, ce qu'un cordial ſalutaire & bienfaiſant eſt pour un eſtomac malade. Il me fallut quelque tems avant de pouvoir la lire de ſuite. Je la parcourus des

yeux si rapidement, que je la savois par cœur toute entière avant d'en avoir articulé un mot. Actuellement elle m'est plus familière que mes prières. J'ai été très-mal à mon aise & très-impatiente toute une semaine avant de la recevoir. J'épiois l'arrivée de chaque poste avec tant d'inquiétude & d'empressement, qu'en entendant sonner le cor, je restois sans mouvement & presque sans respiration. Au lieu de courir promptement à la porte avec Miss Strephons, je restois stupide & pétrifiée. Mais aussi-tôt qu'elle revenoit & que sa tristesse m'annonçoit que mon espoir étoit trompé, alors mes sentimens devenoient plus actifs, & je renaissois à toutes les diverses inquiétudes que l'amour, l'estime & l'amitié font éprouver à une ame indécise. Actuellement mes craintes sont heureusement terminées; vous vous portez bien, & vous reviendrez bientôt en Angleterre. Combien mon cœur vous remercie pour ces agréables

nouvelles ! Je vous reverrai donc ; je ferai affife à votre côté ; je m'appuyerai fur votre bras, & j'écouterai votre douce, votre charmante converfation ! Volez promptement, momens trop lents à mon impatience ! que cette délicieufe perfpective puiffe fe réalifer bientôt ! Je ne me plaindrai plus, je ne murmurerai plus. Cependant je fuis allarmée par une partie de votre lettre, qui femble indiquer le défefpoir. Vous ne pouvez point en avoir de fujet, mon cher Chatterton ; ne vous y livrez point, je vous en conjure. C'eft une maladie dont les progrès font rapides, quand on s'y livre, & qui finit fouvent par devenir funefte. Confidérez combien votre fanté eft précieufe ; faites-y attention pour l'amour de moi. Que deviendrois-je, fi vous tombiez malade dans un pays étranger, privé des foins & des confolations d'une garde fenfible & d'une amie fidèle ? La certitude de ce

malheur me feroit perdre la raiſon. Je n'ai qu'un ſeul deſir; je ne vous fais qu'une ſeule prière, ne me refuſez donc pas. Ayez ſoin de votre ſanté, veillez-y ſur toutes choſes; les autres conſidérations ſont peu importantes; elles ne ſont rien, quand elles entrent en balance avec celle-ci..... Pourquoi êtes-vous malheureux? Vos chagrins viennent-ils d'une cauſe relative à moi, ou dépendante de moi? Si cela eſt, banniſſez-les; craignez d'offenſer mon amour. Vous avez déjà vu ma tendreſſe oublier l'attribut le plus précieux & le plus indiſpenſable de notre ſexe. Puis-je aller plus loin? Puis-je faire davantage pour votre bonheur? Si je le puis, dites-le moi, mon cher Chatterton. Soyez bien perſuadé que je ne ferai jamais que ce que vous voudrez, & que je tenterai tout ce qui pourra vous plaire. Je ſuis charmée que ma conduite paſſée ne vous ait point déplue.

Votre esprit est trop pur, & votre délicatesse trop grande pour admettre une telle supposition. Votre fortune seroit-elle la cause?..... Seroit-elle au-dessous des projets généreux de votre amour, & vous feroit-elle hésiter sur rien de ce qui peut me regarder? Rassurez-vous, mon Chatterton, & soyez bien convaincu que l'opulence est peu de chose à mes yeux! Les besoins de la nature sont peu nombreux, & il est facile d'y pourvoir : ceux du luxe sont illimités & difficiles à satisfaire, & je n'en ai pas besoin. Les uns amènent la santé & la paix de l'esprit, les autres la maladie & les inquiétudes. Avec moi il n'y a pas d'alternative. Pourvu que vous fussiez à mes côtés, & que je vous visse sourire à votre Adeline, un pain bis & une onde claire seroient pour moi un repas plus délicieux que les mets les plus exquis, & les vins les plus rares, s'ils n'étoient pas assai-

ſonnés par votre préſence, ou que vous ne paruſſiez pas content & ſatisfait. Je me ſuis accoutumée à ne porter jamais mes regards trop haut, & mon éducation m'a appris à me ſatisfaire d'une modeſte fortune. Les ſoins domeſtiques d'une humble chaumière me conviendroient mieux que l'empire de l'univers. Mon ambition n'a qu'un ſeul objet, c'eſt de faire le bonheur de l'homme que j'aime; & peu importe dans quel ſituation je puiſſe le faire! Je vous conjure donc pour l'amour de moi, de diſſiper toutes les craintes qui n'ont pas un fondement réel. Dites-moi ſeulement, mais dites-moi avec vérité, que vous vous portez bien & que vous êtes heureux, & je ſerai la plus fortunée des femmes.

Mon oncle ſe porte plus mal que quand vous nous avez quitté; votre abſence l'a affecté viſiblement, & rien ne peut le tranquilliſer. Il a ſouvent

essayé de vous écrire, mais il ne sauroit être content de lui-même. Quand il a écrit une demi page, il y trouve quelque faute, la déchire & en recommence une autre qu'il finit de même. Il me charge de vous dire mille choses tendres & affectueuses. Miss Strephons est constamment avec moi. Ah! mon Charles, vous ne connoissez pas la moitié du mérite de cette chère fille. Je sais toute votre estime pour elle, & elle la mérite réellement. Nous nous ouvrons mutuellement nos cœurs, & nous vivons dans la jouissance d'une confiance & d'une affection mutuelle, qui subsiste rarement entre femmes. M. & Mad. Strephons paroissent à tous égards nos parens communs. Je ne saurois vous décrire leur tendresse pour moi, & leur affection pour vous.

Ma mère & ma sœur Anne m'ont écrit. Elles sont encore transportées

du bonheur que leur a causé une visite qu'elles ont reçue depuis peu ; elles ne savent comment s'exprimer ; en vérité je ne les entends pas parfaitement. Je n'ai pas besoin de demander comment le plaisir & le bonheur vous accompagnent par-tout où vous allez, mon cœur répond à cette question. Que puis-je vous dire de plus, que répéter les tendres sentimens de mon cœur ! Prenez soin de votre santé ; & aussitôt qu'il sera possible, honorez-moi encore de votre présence. Puisse le ciel protéger mon Charles !



LETTRE

LETTRE VIII.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

Dublin, 20 Novembre.

Ma dernière lettre a dû vous informer de ce qui est arrivé, à qui j'ai écrit & de qui j'ai reçu des lettres. Adeline m'a si bien donné l'exemple ; elle m'a engagé à m'égayer par de si puissans motifs, sa santé & son bonheur, que je cherche à bannir le chagrin & à sourire. Mais hélas ! mon cœur est rebelle, & rien ne le peut forcer à agir contre ses sentimens. Le fardeau qui m'oppresse s'augmente journellement, & altère insensiblement ma constitution..... De vous à moi, ma santé est bien affoiblie.

J'ai rencontré un nouveau sujet d'affliction, & les blessures de mon

cœur ſe ſont r'ouvertes de nouveau. Mon pauvre ami, M. Aſtling d'Angleterre, que je vous ai dit que j'avois eu le bonheur de rencontrer ici, n'eſt plus. Quelle ſcène touchante dont j'ai été le témoin! Je ſuis reſté à côté de ſon lit tant qu'il a vécu, quoiqu'il fût rarement en état de ſentir mes ſoins & mes attentions. Je lui ai vu rendre ſon dernier ſoupir; je lui ai fermé les yeux, je l'ai vu enſevelir & deſcendre dans le ſilence du tombeau. Tout cela m'eſt arrivé, mais je ne me ſens pas affecté par ces événemens, comme je l'aurois été précédemment. Je lui étois très-attaché, non-ſeulement pour ſes grands talens, & ſes aimables qualités, mais encore pour ſon bon cœur & ſa profonde ſenſibilité. Ces avantages lui avoient depuis long-tems mérité mon eſtime & ma conſidération, mais ſon deſtin m'a inſpiré pour lui la plus forte affection; je chéris & je révère ſa mémoire. Son hiſtoire

attendriroit le cœur le plus dur & lui arracheroit des larmes. Hélas ! il a été la victime de cette ardente passion qui consume inévitablement votre malheureux ami ; mais les objets & les incidens en sont bien différens.

Il y a quelque tems qu'il s'est attaché à une dame de Londres. Leur tendresse étoit réciproque, & ils ne connoissoient de bonheur que l'un auprès de l'autre. Mon ami, dont le naturel généreux & le cœur ouvert & sensible lui avoient fait faire des sacrifices qui avoient diminué sa fortune & circonscrit ses espérances, passa à Dublin dans l'intention de s'y établir, & d'entreprendre quelque commerce plus analogue à la modicité de sa fortune. La dame approuva hautement ce projet, & elle devoit le suivre aussitôt qu'il auroit fait un établissement conforme à ses desirs. Mais il trouva bientôt que le genre peu actif du peu-

ple & la politique mal-adroite du pays, étoient abſolument contre lui, & il étoit ſur le point de retourner en Angleterre, quand je ſuis arrivé ici. La conduite aimable & la tendreſſe que lui avoit témoigné cette dame, quand il la quitta pour entreprendre ce voyage, n'avoient ſervi qu'à confirmer, & s'il eſt poſſible, à accroître ſon amour & ſon eſtime pour elle. Non-ſeulement elle s'engagea à lui par les ſermens les plus ſolemnels, mais encore elle lui donna toutes les aſſurances & toutes les ſûretés que l'honneur & l'affection pûrent lui ſuggérer, pour le tranquilliſer & le rendre heureux pendant cette ſéparation momentanée. En effet, les premières lettres qu'elle lui écrivit, reſpiroient la paſſion, & elles ſont les plus tendres que j'aie jamais lues. Elles ſembloient exprimer, dans le langage d'une énergie particulière, les ſentimens & les impulſions d'un cœur honnête

& fidèle ; mais il n'en étoit rien. Quelque tems avant mon arrivée, ſes lettres avoient pris une teinte de froideur & d'indifférence. Mon ami fut allarmé d'un changement ſi ſenſible, cependant la générosité de ſon caractère ne lui permit pas de ſoupçonner d'infidélité & de perfidie une femme dont il avoit reçu tant de preuves d'attachement. Il l'attribua donc à une indiſpoſition ; & quand je le vis pour la première fois, il attendoit le retour d'une réponſe pour déterminer ſon départ. Son trouble étoit inexprimable, & je lui donnai les conſolations que je crus les plus analogues à ſa ſituation, & les plus propres à expliquer la conduite de cette femme qu'il m'avoit dépeinte. Cependant il fut bientôt éclairci. Un ami de la dame qui l'avoit obſervée, & avoit beaucoup déſapprouvé ſa conduite, lui écrivit, & lui marqua des détails qui, pour tout autre, auroient

été des témoignages poſitifs de ſon infidélité. Il ne crut pas encore. Il lui écrivit dans les termes les plus tendres & les plus pathétiques; il lui dévoila ſon amour & ſes ſollicitudes. Mais elle évita une réponſe poſitive, ce qui me convainquit de ſa perfidie. Enfin, pourtant elle plongea le poignard dans ſon cœur. La lettre fatale arriva, dans laquelle elle avouoit ſon changement & ſa baſſeſſe, en lui apprenant que ſa ſœur lui avoit commandé de ne le revoir jamais, de faire un autre choix, & qu'elle avoit été obligée de lui obéir. Mon pauvre ami ne put réſiſter plus long-tems. Son eſprit ſuccomba à tant de malheurs: la perte de ſa fortune, de ſes eſpérances, la perfidie de la femme qu'il adoroit, l'accablèrent; il ne put ſoutenir tant de maux compliqués, & ſa raiſon qui faiſoit honneur à la nature humaine, fut aliénée. Qui eſt-ce qui oſera dire? " Si j'euſſe été à ſa place, j'aurois déteſté

„ cette femme. Une malheureuſe comme „ elle, un eſprit auſſi noir, auſſi in„ fâme ne ſauroit captiver un homme „ de bon ſens. „ Je répondrai qu'une telle perſonne n'exiſte pas, ou qu'elle n'a jamais aimé. Le cœur & la tendreſſe de mon ami étoient engagés, & engagés conſtamment par le charme ſéducteur de toutes les qualités aimables de la nature; par une tendreſſe mutuelle, par la confiance & l'honneur, & par l'épreuve de la pauvreté & de l'infortune. Malheur donc à l'homme qui dira que, dans ce cas, il auroit ſurmonté ſon attachement!

Par bonheur je me trouvai préſent quand il reçut la lettre fatale. Tandis qu'il la liſoit, l'altération ſucceſſive de ſa contenance m'en expliquoit le contenu. Auſſi-tôt qu'il eût fini, « voici „ dit-il, le dernier coup de la fortune, „ elle ne peut aller plus loin! „ Il courut en même tems à ſon bureau,

en tira un paquet de lettres qu'il jetta ſur le parquet dans un accès de rage; arracha un portrait de ſon cou & le briſa par terre. — "Allez, dit-il, em-
„ blêmes autrefois chéris de ſincérité,
„ de tendreſſe & d'affection, & aujour-
„ d'hui funeſtes témoignages de baſ-
„ ſeſſe, d'infidélité & de déshonneur"!
Il garda le ſilence quelques momens, reſta les mains jointes enſemble & les yeux levés au ciel, avec le regard farouche du plus ſombre déſeſpoir. Je voulus tourner ſon attention ſur d'autres objets, mais il ne me répondit pas, & ne fit aucune attention à moi. Ayant demeuré quelque tems dans cette cruelle ſituation, il fixa ſes yeux ſur le portrait & les lettres qui étoient étendues ſur le parquet; il les ramaſſa paiſiblement & les mit dans ſon ſein. Il ſe promena alors à grands pas dans la chambre, d'un air rêveur & penſif, les bras croiſés & la tête baiſſée. Enfin

il éclata, & se livra à toute la fureur du désespoir. — « Je connois le scé-„ lérat, dit-il, qui a souillé l'esprit „ de mon amante. Ah! puisse-t-il à „ jamais éprouver des malheurs aussi „ grands que les miens "! — Il s'arracha les cheveux par poignées, se frappa le visage contre le lambris, jusqu'à ce que le sang en sortit de toutes parts, & sans que j'eusse la force de le retenir. Il se jetta alors par terre avec tant de violence, qu'il fit trembler toute la maison. Je sonnai. La maîtresse de la maison, bonne femme, entra. En la voyant, il s'élança sur elle, & l'auroit tué infailliblement, si je ne l'eusse retenu avec beaucoup de difficulté, jusqu'à ce qu'elle fût descendue. Son mari accourut aussi-tôt, & avec son secours, je parvins à l'arrêter sur un siége, jusqu'à-ce qu'il nous fût venu assez de secours pour le mettre au lit, où nous fûmes obligés de le lier. Il fit

plusieurs tentatives sur ma vie, ainsi que sur la sienne. La frénésie & une fièvre brûlante continuèrent avec très-peu de relâche, jusqu'au matin du jour où il mourut, qu'il devint tout-à-fait tranquille, & sentit les approches de sa fin. On lui prodigua tous les soins & tous les secours possibles, mais son cœur étoit embrasé d'une flamme que rien ne pouvoit éteindre. Je ne le quittai pas un seul instant, & il est impossible de vous dire ce que j'ai souffert & combien j'ai été affecté. Sa lugubre & cruelle histoire est gravée d'une manière ineffaçable dans ma mémoire, & je voudrois qu'il fût possible d'infliger une punition proportionnée aux auteurs diaboliques de sa ruine ; mais il est impossible. La méprisable police des hommes n'offre aucune loi pour punir cette espèce de séduction & d'infidélité, quoique, par leur énormité & leurs effets destructeurs, ces

crimes ſoient beaucoup au-deſſus du meurtre & du vol.

Lorſqu'il fut revenu à lui, & qu'il eût repoſé quelque tems, il demanda qu'on le laiſſât ſeul avec moi. Après m'avoir donné un détail clair & précis de tout ce qui étoit relatif à lui ou à ſes affaires, il fixa ſes yeux ſur moi & ajouta : — " Ne ſoyez pas ſurpris ni
» fâché contre moi, mais mon cœur
» adore encore cette femme. Les ſen-
» timens auxquels je m'étois livré,
» & les idées de bonheur qu'elle m'a-
» voit fait naître, ne peuvent être
» détruites, même par ſa baſſeſſe ; &
» dans ces derniers momens, mon eſ-
» prit n'eſt encore occupé que de ſon
» bien-être. Le peu de fortune que je
» laiſſe après moi n'eſt pas dans le cas
» d'enrichir perſonne ; mais quelque
» petite qu'elle ſoit, je deſire abſolu-
» ment qu'elle lui revienne toute en-
» tière, quand je ne ſerai plus. En vous

„ laiſſant ce ſoin, je ſais que vous
„ l'exécuterez avec honneur & avec
„ délicateſſe; car je deſire qu'on ne
„ puiſſe reprocher mon deſtin, ni à
„ ſon nom, ni à ſa mémoire. Lorſque
„ le jour de la rétribution viendra,
„ il ne peſera que trop ſur ſa tête.
„ Quant à moi, je n'ai qu'une grace
„ à vous demander. Je deſire que ce
„ portrait m'accompagne au tombeau,
„ & je deſire beaucoup que vous
„ le voyez mettre ſur mon ſein, où
„ le perfide original auroit repoſé, afin
„ que nous ſoyons réduits en pouſ-
„ ſière enſemble ". Il détourna la tête, & un torrent de larmes coula le long de ſes joues, que couvroit déjà la pâleur de la mort. Il reſta quelque tems tranquille. Je le conjurai de ne pas ſe livrer à des idées ſi noires, que ſa ſanté ſe rétabliroit, & qu'il pourroit encore vivre bien des années heureux & content. — " Pouvez-vous, dit-il,

„ avec véhémence & colère, avoir de „ moi une idée auſſi peu favorable? „ Pouvez-vous ſuppoſer que je veuille „ encore vivre & végéter ſur cette „ terre de douleurs, quand le charme „ qui ſoutenoit ma vie n'eſt plus? „ Oh, non, mon ami! La mort s'eſt „ déjà gliſſée dans mes veines, & elle „ cherche à gagner mon cœur. Mais „ s'il en arrivoit autrement, il eſt, „ pour ſe débarraſſer de ce fardeau „ inſupportable, des reſſources aux- „ quelles je ne craindrois ni je ne „ rougirois d'avoir recours. Si le mal- „ heur eſt inſéparable de la vie, la „ vie peut être ſéparée du malheur; „ preuve inconteſtable qu'elle doit „ l'être. Tout ce qui m'environnoit „ étant ravagé & déſert, pourra-t-on „ me faire un reproche d'avoir quitté „ la maiſon, quand elle n'eſt plus te- „ nable? Qu'eſt-ce que la vie de „ l'homme? Une ſervitude obligée,

» qui nous eſt impoſée ſans notre con-
» noiſſance & notre conſentement.
» Nous avons été jetés dans le monde,
» & forcés d'entreprendre le voyage de
» la vie, ſans que l'on nous en apprît
» la cauſe ni la conſéquence. Nous
» n'avons pas même eu la liberté du
» refus. Le ſeul pouvoir qui nous ait
» été donné, a été la réſerve d'un
» choix ſubſéquent, dépendant des
» circonſtances qui ſurviendroient dans
» le cours de ce voyage arbitraire.
» Puiſque nous en avons le pouvoir,
» nous avons donc le droit d'abréger
» ſa durée, ſelon notre bon plaiſir.
» Ainſi, toutes les fois qu'un obſtacle
» vient nous arrêter & retarder notre
» marche, nous ne devons pas atten-
» dre vainement qu'un incident vienne
» nous dégager, encore moins com-
» battre avec la puiſſance qui l'y a
» placé; mais renoncer librement &
» noblement à ce que nous ne pou-

„ vons plus tenir à des conditions ana-
„ logues à ces paſſions & à ces idées,
„ que cette puiſſance primitive a placé
„ dans notre cœur. Suis-je blamable,
„ parce que les choſes m'ont manqué?
„ Pouvois-je éviter la cauſe, & puis-
„ je empêcher l'effet? Je n'ai ni fait,
„ ni meſuré la route, & ce n'eſt pas
„ moi qui ai proportionné le fardeau
„ qui m'écraſe aujourd'hui. Pourquoi
„ alors n'ai-je pas été formé à tous
„ égards pour ſoutenir mon ſort? Pour-
„ quoi ai-je été deſtiné à une tâche ſi
„ forte au-deſſus de mes forces? Pour-
„ quoi n'y avoit-il pas un équilibre
„ entre la puiſſance & la réſiſtance?
„ Dois-je être comptable d'un défaut
„ dans l'exécution, quand le deſſein &
„ la conſtruction me ſont abſolument
„ inexplicables? Dois-je porter cin-
„ quante ans un fardeau inſupporta-
„ ble, quand je puis le mettre à bas
„ en cinq minutes, la ſeule alternative

„ qui ſoit en mon pouvoir? Non, „ ſurement! Dans de ſemblables cir- „ conſtances, un homme peut-il gou- „ verner des paſſions dont l'origine, „ la nature & la tendance lui ſont en- „ tiérement cachées? La ſeule ſuppo- „ ſition en eſt abſurde, ridicule. „ Peut-il, par des ſpéculations, éviter „ la contagion des maladies, ou les „ effets du changement des ſaiſons? „ Peut-il expliquer, par des recher- „ ches phyſiques, pourquoi un viſage, „ une taille, un trait peut troubler „ l'eſprit & faire perdre la raiſon? „ Peut-il, par des analyſes philoſo- „ phiques, abattre l'ardeur d'une fiè- „ vre, ou rendre le calme & la mo- „ dération à un lunatique emporté? „ Que l'homme reconnoiſſe donc ſa „ foibleſſe & ſon impuiſſance! Oui, il „ pourroit auſſi bien raiſonner avec un „ chien enragé, ou tenter de ſoumettre „ par un mot la rage des élémens com-

„ binés! Il lui feroit auffi facile d'enchaîner la lame orageufe & de la retenir dans fon lit, ou de ramaffer dans un frèle papier une pluie impétueufe & continuelle, que d'afftreindre l'efprit de l'homme à un fyftême précis, & de lui dire : tu viendras jufqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin ". La chaleur avec laquelle il prononça ces paroles, étoit la dernière étincelle de ce feu qui jadis embrâfoit fon ame, qui embelliffoit fon imagination riche & féconde de tout l'éclat d'un génie libre. Il continua à parler, mais il étoit fi épuifé, & fa faibleffe étoit fi grande, qu'il étoit impoffible de comprendre un feul mot de ce qu'il difoit. Après cela il refta tranquille environ trois heures, puis tournant la tête, il me pria, d'une voix foible, de lui attacher au cou le portrait que dans la matinée il m'avoit fait fufpendre auprès de fa montre, à la

tête de ſon lit. — « Quand vous ver-
» rez cette femme, ajouta-t-il, dites-
» lui que je l'ai aimé juſqu'à mon der-
» nier ſoupir, & que ma dernière.... »
Sa voix s'éteignit encore une fois; il s'arrêta quelques minutes. Je vis ſes lèvres en mouvement, j'en approchai mon oreille, & je diſtinguai parfaitement ces mots : « Mon Dieu, rends-
» la heureuſe à jamais, & donnes-lui
» de la conſolation à l'heure de la
» mort »! Il éleva en même tems ſes yeux mourans au ciel; leur éclat étoit évanoui; cette vivacité qui les animoit jadis avoit fait place à des ténèbres épaiſſes, & la ſueur lugubre de la mort étoit ſur ſon front. Son dernier ſouffle fut comme le ſoupir d'un tendre amant, & il ſortit de cette vie, comme un voyageur fatigué & accablé va au ſommeil.

O mon ami! Combien le ſort & les ſentimens de cet infortuné m'ont

affecté ! Je ne ſuis guère propre à lutter contre des ſcènes pareilles. Chaque jour je ſuis de plus en plus malheureux, & je vois, par les lettres d'Adeline, que c'eſt la même choſe de ſon côté.



LETTRE IX.

M. Strephons à M. Chatterton, à Londres.

L...... 24 Novembre.

UNE des fonctions les plus désagréables de l'amitié, est d'apprendre de mauvaises nouvelles, & je suis très-fâché de m'y voir réduit aujourd'hui; mais il le faut.

Le pauvre docteur, dont la maladie avoit considérablement augmenté, après avoir langui long-tems & souffert beaucoup, est mort hier matin, patient, sensible & résigné, & je ne l'ai vu ni murmurer, ni se plaindre d'autre chose que de votre absence.

Il m'a envoyé chercher quelques jours avant sa mort, & m'a remis un paquet cacheté, qu'il me dit être son testament & autres papiers relatifs à

ſes affaires. Votre abſence l'avoit engagé à joindre mon nom au vôtre, afin qu'Adeline, à qui il a laiſſé toute ſa fortune, ne ſe trouvât pas ſans l'aſſiſtance immédiate d'une perſonne en état de la diriger. Je me trouve alors obligé de me prêter à une choſe que je n'aime pas, mais il a fallu céder à la néceſſité.

Adeline, comme vous pouvez croire, eſt très-ſenſible à la mort de ſon oncle; mais ſon bon ſens, & la compagnie de ma femme & de ma fille, ſervent beaucoup à diminuer ſon chagrin. Mad. Strephons & moi nous deſirons beaucoup qu'elle reſte avec nous quelque tems. Ma fille & elle ne ſauroient ſe ſéparer; mais ſa mère que nous attendons ici aujourd'hui, doit décider ſur cet article comme ſur pluſieurs autres.



LETTRE X.

M. Humphry à M. Chatterton, à Dublin.

Londres, 30 Novembre.

EXTRAIT.

VOUS conclurez naturellement que ces réflexions doivent amener quelque nouvelle peu agréable. Il eſt vrai, mais il n'eſt rien arrivé que ce que vous aviez lieu d'attendre. Quand le droit & la propriété dépendent de la ſageſſe & de la juſtice de la loi, ils ont bien perdu de leur valeur.

Le procès ſurvenu entre votre frère & vous a été jugé hier en ſa faveur, à la cour du banc du roi. Mon opinion ſur votre droit n'eſt pas changée, mais confirmée par cette déciſion. Le dernier acte de votre grand-père, qui flétrit la

mémoire de celle qui vous a donné le jour, ayant été fouſtrait par votre ordre abſolu, le codicile qu'il ſigna quelques minutes avant ſa mort l'a donc remplacé, & votre frère a triomphé, parce que votre tendreſſe injuſte pour la mémoire d'une mère coupable, a éloigné ces témoignages convainquans, qui auroient fait triompher votre droit & aſſuré votre fortune. Vous me faites perdre patience en vérité. Votre conſeil a obtenu une nouvelle diſcuſſion ſur des motifs que l'on ne ſauroit refuſer; & ſi vous voulez abandonner cette exceſſive délicateſſe pour la mémoire de votre mère, il n'y a pas de doute que vous ne recouvriez votre propriété. Ce n'eſt pas ſimplement la perte qui me rend ſi preſſant ſur cet article, bien au contraire, cette circonſtance ne me déplaît nullement. Mes motifs vous ſont connus, & ils n'admettent point de diſcuſſion. La perte de

votre fortune ne vous fera jamais éprouver aucune privation. J'en ai une considérable, & en la partageant avec vous, je ne ferai que satisfaire une passion qui est l'orgueil de ma vie; car vous devez me croire lorsque je vous dis, que j'aimerois mieux être l'ami choisi de M. Chatterton, que l'héritier d'une couronne. J'accumule beaucoup trop de richesses, & cela sans aucun but raisonnable; car mon intention n'est pas de me marier; & quand je mourrai, vous posséderez le tout. Depuis notre enfance, nous avons été unis par la plus tendre amitié, comme des frères; partageons-donc mutuellement comme des amis, l'héritage d'un frère. Ce que j'ai fait & ce que je me propose de faire, sera valide ou non, selon que vous déclarerez, sur notre amitié, que vous auriez agi de même en pareille situation; ainsi, il subsistera jusqu'à ce que je vous voye. Mais, je vous

vous conjure, que cette perte ne vous affecte pas & n'irrite pas votre ſituation déjà aſſez cruelle.

Je voudrois que vous quittaſſiez l'Irlande, & promptement; je n'ai jamais cru que ce fût un lieu propre à calmer vos chagrins, mais je penſe que ſi nous allions paſſer le printems en France, ce voyage pourroit nous faire du bien à tous deux.

L'incluſe eſt pour vous prier d'acheter quelques étoffes pour moi, conformément aux couleurs & aux quantités ci-mentionnées; ce ſont des préſens pour des dames.

Votre frère eſt à Londres, &, je penſe bien, eſt très-fier de ſon ſuccès & de vos malheurs actuels & paſſés. Le malheureux! ..... J'eſpère que nous ne nous rencontrerons pas.



LETTRE XI.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

Dublin, 30 Novembre.

Le vent d'oueſt ayant été très-fort depuis pluſieurs jours, il n'eſt point arrivé de couriers depuis lundi dernier; & je ſuis impatient de recevoir de vos nouvelles, & de celles de mon adorable Adeline.

Je ſuis las de ce pays, mon cher ami; il faut que je vole à vous, que je vole dans le ſein de l'amitié & de la ſenſibilité! Mon eſprit ſoupire après la ſolitude & la retraite; mais ce n'eſt pas ici que je peux en jouir. Les gens ſont trop polis pour ſouffrir que je reſte ſeul. Les Irlandois ont beaucoup d'excellentes qualités, & je ſerai toujours prêt à rendre témoignage à leurs vertus hoſ-

pitalières, mais je ne ſaurois prendre part à leurs plaiſirs ni répondre à toutes leurs amitiés. Ils ſont généreux à l'excès; & l'extenſion qu'ils donnent à cette aimable qualité, contrebalance bien ces foibles nationaux que l'on a ſi ſouvent & ſi peu charitablement exagéré à leur préjudice. Oui! on les a repréſenté ſous un jour peu favorable, & d'après ces notions communes je ſuis venu ici fortement prévenu contre eux, mais mon expérience & mes obſervations contrediſent abſolument les détracteurs de cette nation généreuſe. Il eſt vrai que le petit peuple d'Irlande eſt plus groſſier en général que celui d'Angleterre; mais on doit obſerver qu'il n'a pas les mêmes ſecours pour la civiliſation. Les récompenſes n'ont pas été prodiguées comme chez nous au mérite perſonnel, ni ces diſtinctions flatteuſes qui font naître un eſprit d'induſtrie; & le commerce qui unit les

hommes & les rend ſociables, n'a preſque jamais été en vigueur. Il n'eſt donc pas étonnant que les dernières claſſes du peuple ſoient indigentes & pareſſeuſes. Mais les perſonnes d'un rang plus élevé, la nobleſſe & la bourgeoiſie ne le cédent en rien aux nations les plus policées de l'Europe. Ils ſont polis, humains & généreux ſans affectation. Les femmes en particulier méritent les plus grands éloges, & elles déployent au ſuprême degré ces qualités & ces vertus qui ſont le plus bel ornement de leur ſexe, la modeſtie, la fidélité, & la douceur de caractère. J'ai trouvé auſſi en ces lieux un homme d'une ſenſibilité ſi exquiſe qu'il feroit oublier les défauts de toute une nation. Il m'a charmé à-la-fois & affligé. Il y a quelque tems j'ai été voir le *Dargle*, une très-belle vallée à dix milles environ de cette ville. La nature s'eſt livrée à tous ſes caprices en le formant, & il a un aſpect

ſauvage & romantique très-agréable pour l'imagination. Je l'aime infiniment. Une partie eſt diſtinguée par le nom du Saut de l'Amant. C'eſt un roc élevé & taillé à pic, qui commande un abyme profond & effrayant, qui eſt arroſé par un petit ruiſſeau, mais agréable & limpide. Je témoignai mon deſir de voir ce lieu. Un pauvre payſan, tout couvert de haillons, qui étoit à côté de moi, me demanda la permiſſion de m'y conduire. Il avoit un viſage très-revenant; la ſimplicité & le chagrin brilloient dans tous ſes traits, & donnoient à ſon viſage une ombre de mélancolie qui excitoit l'attention & la pitié. Il avoit un œil noir, qui annonçoit la douceur & la pénétration; & à l'inſtant où je le regardai, je vis qu'il m'entendroit. Je le ſuivis à la pointe du rocher. Il me tenoit par les baſques de mon habit, tandis que je regardois en bas. Le précipice étoit effrayant. Je treſſail-

lis & me retirai, car cette vue me faifoit tourner la tète. — " Mon honnête „ ami, lui dis-je, c'eft un faut dan- „ gereux à faire pour l'Amour!„ — " Oui, monfieur, répondit-il, mais „ l'Amour eft aveugle, & ne voit pas „ le danger. „ — C'eft-là un proverbe très-familier, de lui-même il ne fignifie rien; mais de la manière dont il le dit, & l'accent dont il l'accompagna, en firent un fentiment. La furprife eft d'autant plus grande que la caufe qui l'excite eft plus inattendue. Je n'efpérois nullement entendre rien même de raifonnable d'un payfan de ce pays; imaginez quelle fut ma furprife de lui entendre prononcer un fentiment avec un accent auffi touchant. Cet homme m'intéreffa fur le champ, & j'aurois donné la moitié de ma fortune pour éloigner la mélancolie qui régnoit fur fon vifage. Je vis qu'il avoit une hiftoire à me raconter, mais que la timidité

l'en empêchoit. — " Mon brave ami!
„ lui dis-je, j'imagine que vous avez
„ été amoureux, & que vous avez
„ éprouvé quelques grands malheurs.
„ Puis-je vous être utile? „ —
" Vous avez bien de la bonté, répli-
„ qua-t-il; hélas! monſieur, mon
„ malheur durera auſſi long-tems que
„ ma vie; mais ſi vous voulez, je
„ vous conterai comment il m'eſt ar-
„ rivé, car je ſuis ſûr que vous ne
„ me rirez pas au nez comme font les
„ gens du village. „ Ma compagnie
s'étoit éloignée à une grande diſtance,
& elle étoit ſur le rivage oppoſé; ainſi
en me ramenant vers elle par un ſentier
tortueux, il me compta ainſi ſon
hiſtoire.

" Je ſuis né dans ce village, dit-il,
„ & j'y ai toujours demeuré ou bien
„ dans les environs. Mes parens étoient
„ très-pauvres, & je fus obligé d'aller
„ en ſervice dès l'âge de neuf ans. Au

» bout de quelques années ils devinrent
» si infirmes qu'ils ne pouvoient plus
» travailler, & qu'ils n'avoient plus
» que mon travail pour les soutenir.
» Je revenois ordinairement tous les
» samedis soir à la maison, & je leur
» apportois mes gages, qui les faisoient
» subsister décemment toute la semaine.
» Il y avoit dans le village une jeune
» fille de mon âge; elle avoit été ma
» camarade depuis mon enfance; tou-
» jours nous nous étions aimés, &
» nous ne nous querellions jamais.
» Tous les dimanches je restois à la
» maison, & nous nous apprenions
» l'un l'autre à lire, car ses parens
» étoient pauvres & infirmes comme
» les miens. Elle n'avoit qu'un frère,
» un bon jeune homme, qui gagnoit
» beaucoup d'argent à Dublin, & il
» les soutenoit. Nous vécûmes de cette
» manière jusqu'à ce qu'il y a environ
» trois ans, son frère tomba malade

„ chez eux & mourut. Ses parens „ alors se trouvèrent privés de tout „ secours, car Patty ne pouvoit travailler que de son aiguille, & elle „ gagnoit très-peu de chose. Enfin, „ monsieur, nous avons imaginé de „ faire vivre nos deux familles ensemble; & tandis que je travaillois pour „ fournir à leur nourriture & aux autres „ besoins, Patty préparoit le manger, „ & prenoit soin d'eux. Le bon lord „ Powerscourt m'avoit pris pour travailler dans son jardin, où je gagnois „ cinq shellings par semaine. D'ailleurs, il ordonna à la concierge de „ me donner tous les restes de la „ cuisine, ce qu'elle fit; & par ce „ moyen nous vivions très-heureux, „ & dans une certaine aisance. Je „ n'oublierai jamais combien j'étois „ heureux alors! Je me levois avec „ l'alouette, & je chantois toute la „ journée aussi gaiement qu'elle. Le

„ soir je revenois le cœur joyeux,
„ ma pannetière remplie de provisions
„ pour ceux que j'aimois & que je
„ respectois. Quand Patty avoit mis
„ les vieillards au lit, elle venoit au-
„ devant de moi, quelquefois jusqu'au
„ jardin, & quelquefois jusqu'au cime-
„ tière. Alors nous visitions le tombeau
„ de son frère, où souvent nous sommes
„ restés à le contempler jusqu'à ce que
„ nous ne pussions plus parler. Mais
„ elle mettoit sa main dans la mienne,
„ & elle appuyoit si amoureusement
„ sa joue sur mon bras !... Que j'étois
„ heureux alors ! J'étois plus riche que
„ les rois de la terre, car je possédois
„ tout ce que je desirois. J'aurois dû
„ vous dire, monsieur, qu'un peu
„ avant la mort de son frère, M. Brooke,
„ le patriote Anglois, vint voir ce lieu.
„ Ce fut moi qui le lui montrai. Il
„ eut la complaisance de dire du bien
„ de moi ; & comme j'aimois à lire,

„ il me promit de m'envoyer des
„ livres, ce qu'il fit. Nous en profi-
„ tâmes ſi bien, Patty & moi, qu'après
„ la mort de ſon frère, nous tînmes
„ le ſoir une école, quand ma journée
„ étoit finie, pour montrer à lire aux
„ enfans du village. Ce ſurcroît nous
„ fut d'un grand ſecours, & nous nous
„ trouvâmes tellement dans l'abon-
„ dance, que nous ſongeâmes à nous
„ marier. Mais comme les vieillards
„ devenoient plus foibles de jour en
„ jour, & demandoient plus de ſoins,
„ nous conſidérâmes qu'il valoit mieux
„ attendre plus long-tems. Nous reſ-
„ tâmes donc comme nous étions, &
„ chaque jour augmentoit notre bon-
„ heur & notre amour, juſqu'à l'été
„ dernier. Alors le ſéducteur vint.
„ Il arriva le deſtructeur de mon repos,
„ & porta la déſolation dans notre
„ heureuſe famille. Un monſieur de
„ Dublin vint loger dans ce village

„ pour sa santé, & lorsqu'il se porta
„ mieux, il alloit causer avec Patty
„ des heures entières. Il louoit son
„ teint, sa taille, & lui disoit: —
„ quelle pitié c'étoit qu'une aussi jolie
„ fille vécût ici dans la pauvreté &
„ l'esclavage, tandis qu'elle pourroit
„ rouler voiture & porter des habits
„ de soie, si elle étoit à Dublin ou à
„ Londres. — Il l'engagea à lui rac-
„ commoder quelques chemises, en
„ reconnoissance de quoi il lui acheta
„ un beau chapeau & une paire de
„ boucles d'argent. Quelque tems après
„ il lui acheta une robe neuve, des
„ rubans, des gants & une foule de
„ belles choses, qui n'étoient nulle-
„ ment faites pour sa situation. Je ne
„ voulois pas qu'elle les acceptât; mais
„ il avoit toujours quelqu'excuse, &
„ c'étoit toujours le paiement de ce
„ qu'elle avoit fait pour lui. J'étois
„ fort mécontent de tout cela, mais

» que pouvois-je faire ? Enfin, elle
» devint si amoureuse de ses beaux
» habits, qu'elle ne me laissoit pas
» asseoir à côté d'elle, crainte que je
» ne les gâtasse. Le soir elle venoit
» rarement au devant de moi ; & quand
» je rentrois à la maison, elle n'accou-
» roit plus avec autant d'empresse-
» ment qu'autrefois. Notre école étoit
» négligée, car j'avois beaucoup d'in-
» quiétude de voir Patty montrer
» tant de goût pour des choses si peu
» faites pour elle. L'étranger avoit un
» cabriolet, & il lui avoit souvent
» proposé d'aller s'y promener avec
» lui, ce qu'elle avoit prudemment
» refusé. Mais enfin, un beau jour
» il la détermina, en l'assurant qu'ils
» feroient de retour en moins d'une
» heure. Le soir quand je revins de
» mon ouvrage, je trouvai les vieil-
» lards pleurans, car Patty n'étoit
» point revenue. Quand ils m'ap-

» m'apprirent cette funeſte nouvelle,
» je perdis la tête. Je courus à la
» maiſon où logeoit l'étranger; il
» étoit parti, & avoit emporté tous
» ſes effets avec lui. Je devins alors
» furieux. Je volai à Dublin, car
» je ſavois ſa demeure. Il étoit dix
» heures avant que j'y fuſſe ar-
» rivé, & ayant trouvé la maiſon,
» je me plaçai auprès de la porte. Je
» n'attendis pas long-tems avant de
» voir arriver un domeſtique qui vint
» demander ſon maître. On lui répon-
» dit qu'il ne coucheroit pas chez lui,
» devant partir de grand matin dans
» le paquebot pour l'Angleterre. Cette
» nouvelle redoubla ma terreur, &
» je ne ſavois que faire. J'allai ſur le
» môle où reſtent les paquebots, &
» réſolu d'attendre l'événement du
» matin. Le vent étoit violent, & la
» mer très-orageuſe. Je me promenai
» de long en large toute la nuit, mé-

» ditant sur les moyens de reprendre
» ma chère Patty, car je la croyois
» toujours innocente. Enfin, le point
» du jour arriva, & les passagers com-
» mencèrent à s'assembler sur le rivage,
» mais il ne paroissoit personne de
» ceux que je cherchois. Je commen-
» çois à me désespérer, lorsque je vis un
» bateau descendre la rivière, & que je
» distinguai qu'il y avoit une femme.
» En approchant davantage, j'apperçus
» que c'étoit Patty, environnée de
» deux gentilshommes. Elle parois-
» soit très-affligée, & ne faisoit aucune
» attention à tout ce qui l'environ-
» noit. Lorsqu'ils passèrent pour aller
» à bord du paquebot, je m'écriai :
» —Ma Patty, ne me quittes pas!—
» Guillaume, dit-elle, où es-tu ? &
» elle regardoit d'un air égaré. Ils
» m'ont trompé, ils m'emmènent en
» Angleterre. Ah ! mon Guillaume,»

„ ſauve-moi ! ſauve-moi ! car je ſuis
„ toujours ta fidèle, ton innocente
„ Patty. — Et elle s'élança vers le
„ bord du bâteau. Les gentilshommes
„ coururent après elle, comme pour
„ la ramener. Mais au même inſtant
„ le bâteau chavira, & ils furent tous
„ plongés dans la mer. Quoique je ne
„ ſuſſe pas nager, je me jettai à l'eau
„ ſur le champ. La dernière choſe
„ que je vis, fut ſa main qu'elle me
„ tendoit au milieu des flots, & j'en-
„ tendis en même tems ſes cris. Mais
„ je perdis connoiſſance auſſi-tôt que
„ je fus dans l'eau, & j'aurois été
„ heureux, ah ! bienheureux, ſi je ne
„ l'euſſe jamais repris ! Je fus malheu-
„ reuſement ſauvé, mais ma Patty,
„ ma fidèle, mon innocente Patty fut
„ perdue, ainſi que tous ceux qui
„ étoient dans le bâteau, à l'exception
„ d'un matelot. On retrouva ſon corps
„ le lendemain, je l'ai emporté à

„ la maiſon, & je l'ai enterré près „ de ſon frère. Tous les ſoirs & tous „ les matins, je ne manque jamais „ d'aller lui payer le tribut d'un „ amour qui ne peut pas avoir de „ termes. „ Les larmes & les ſanglots du pauvre garçon, me percèrent le cœur. Nous étions aſſis ſur un roc élevé qui eſt fermé par la rivière, & d'où l'on découvre entièrement la maiſon de Powerſcourt, environ à un mille de diſtance. — " Monſieur, „ ajouta-t-il, je la rencontrerai dans „ un autre monde, où perſonne ne „ pourra troubler nos amours. Tant „ que le bon lord Powerſcourt a vécu, „ je n'ai pas manqué d'ami; mais il „ eſt parti, & c'eſt une autre affliction „ pour moi. J'ai eu un avertiſſement „ de ſa mort, quand elle eſt arrivée, „ quoiqu'il ſoit mort en France. Je „ me rappellerai toujours ce jour là. „ Toute la nature étoit en deuil, les

„ montagnes ſoupiroient, les arbres „ verſoient des pleurs. L'air murmuroit „ d'un ton mélancolique, & la mer „ en grondant annonçoit la douleur. „ Je le regardai avec ſurpriſe; il en devina le motif; & tirant de ſa poche les Saiſons de Thompſon, il dit : — “ Voilà où j'ai appris à parler & à „ juger de la nature. Eh bien, monſieur! „ ajouta-t-il, quand j'ai été à l'ouvrage „ le matin, le vieux corbeau eſt venu „ au devant de moi à la porte. — „ Guillaume, Guillaume! s'écria-t-il. „ — Ralph, lui dis-je, quand aurons-„ nous notre bon maître à la maiſon? — „ L'oiſeau pouſſa un cri affreux & „ s'envola dans ſa cage.

„ Je ne fis pas d'autre attention à ce „ préſage, mais j'allai dans le jardin, juſ-„ qu'à ce que la concierge m'appellât „ pour dîner. — Guillaume, dit-elle, je „ crains que le corbeau ne ſoit malade, „ car je ne l'ai pas entendu depuis

„ ce matin. — J'allai y voir, & je „ trouvai le pauvre animal mort dans „ ſa cage. Mon cœur fut oppreſſé, & „ je ne pus ni dîner ni travailler de „ la journée. Quand la nouvelle de „ la mort de milord eſt arrivée, nous „ en avons comparé l'époque avec ces „ avertiſſemens, & nous avons trouvé „ qu'ils s'accordoient parfaitement. „ Vous ne devez pas être ſurpris, „ monſieur, car c'étoit un ſi honnête „ homme, que la vertu & la bien- „ veillance habitèrent toujours dans „ ſon ſein. „ Ma compagnie me rejoignit alors, & après avoir bien conſidéré ce ſite délicieux, nous retournâmes au village. Tandis qu'on préparoit nos chevaux, je priai Guillaume de me montrer le tombeau de Patty. Il avoit enfermé le terrein où elle avoit été dépoſée, ainſi que ſon frère, de plançons de ſaules; & à meſure qu'ils avoient pris racine, il leur avoit

fait former un joli couvert au-deſſus des tombeaux qui étoient couverts de toutes ſortes d'herbes odorantes, de rue & de marguerites. Quelle imagination agréable d'un amant fidèle! Je gliſſai ma bourſe dans la main de ce brave garçon. « Guillaume, lui dis-je, c'eſt bien „ peu de choſe pour avoir fait tant „ d'honneur à l'humanité & de gloire „ à la patrie "! Il ne me comprit pas parfaitement, & j'eus beaucoup de peine à la lui faire accepter. En la mettant dans ſa poche, il fixa le tombeau de Patty, & un torrent de larmes coula de ſes yeux. « Ah! Patty, dit-il, ſi tu „ étois en vie, combien de fois nous „ aurions parlé enſemble de ce brave „ gentilhomme "! Il me ſuivit à l'auberge & me donna mon cheval; mais je n'oſai pas le regarder; & tant que nous fûmes à la portée du village, ſes yeux nous ſuivirent d'un air mélancolique.

LETTRE XII.

M. Chatterton à M. Humphry, à Londres.

Dublin, 10 Décembre.

MON ami le docteur eſt mort; c'eſt une conſéquence de la nature : ma fortune eſt perdue, c'eſt un effet des loix & de la mauvaiſe foi. Très-bien! Je ne porte pas envie à l'homme qui l'a gagnée, & je ne condamne pas la loi qui la lui a adjugée; mais j'abhorre & je déteſte les moyens que l'on a employé pour cela. J'en ai encore aſſez; j'ai beſoin de peu de choſes, & ce peu ne me ſera pas long-tems néceſſaire. Votre ineſtimable amitié contrebalanceroit dix mille malheurs comme celui-ci. Je ne veux pas y ſonger. Oh! Adeline, quand trouverai-je une compenſation pour ton abſence? A quelle reſſource

aurai-je recours ? Dans quelle partie du monde fuirai-je ? Auprès de quel ami irai-je chercher une consolation contre un malheur de ce genre ? Dites ce qu'il vous plaira, mon ami, je ne puis être éloigné d'elle plus long-tems. Je n'ai besoin que de la voir, de l'entendre parler, de toucher sa main ; c'en est assez pour me contenter, & il n'y a là surement rien que de très-innocent. Qui pourrions-nous alors offenser ? A qui ferions-nous injure ? Mais quelle question ! Pourquoi l'ai-je jamais quittée ? Insensé que j'étois !

Dans dix jours M. Macaulai part pour l'Angleterre, & je suis obligé de l'attendre. Sans cela je partirois par le premier paquebot. Je trouverai une lettre à Holyhead..... Je sens que mon esprit s'affoiblit. Adieu, adieu, mon cher ami.

LETTRE XIII.

Mad. Strephons, à M. Chatterton, à Dublin.

L........ 7 Décembre.

EXTRAIT.

NOUS avons reçu hier les nouvelles affligeantes de vos derniers malheurs, & j'eſpère que vous n'en ſerez pas autant affecté que votre ami. Non-ſeulement nous concevons toute la force & toute l'étendue de votre perte, mais encore nous ſentons avec vous tout ce qu'elle a de cruel & de mortifiant. Mais je compte tellement ſur votre grandeur d'ame, que je me conſole dans l'eſpoir qu'elle vous ſoulagera au lieu de vous aigrir. Le mot de dépendance, j'en conviens, a quelque choſe de dur

& d'affligeant pour l'amour-propre; mais avec des amis comme les vôtres, & autant de ſenſibilité que vous en avez, il n'offre plus que des idées douces & conſolantes : c'eſt l'eſſence des plantes les plus bienfaiſantes, qui après s'être élevées en vapeurs ſubtiles, retombent en roſée rafraîchiſſante, pour nourrir & fertiliſer le ſol qui les a produites. Miſs Manners vous donne un exemple héroïque, qui mérite les plus grands éloges, & que vous devez imiter avec joie. — « Ma chère Mad. » Strephons, m'a-t-elle dit, actuelle- » ment je ſuis ſoulagée de toutes mes » craintes; & vous ne me verrez plus » malheureuſe, penſive & mélancoli- » que. J'ai découvert la cauſe des dé- » plaiſirs de mon Chatterton. Mainte- » nant qu'il eſt délivré de cette incerti- » tude accablante, ſon eſprit généreux » reprendra ſa tranquillité ordinaire &

ſa

„ fa première gaieté. Ah! que je vou-
„ drois être avec lui pour lui dire com-
„ bien je méprife l'opulence, combien
„ je crains peu la pauvreté ; que j'en ai
„ affez pour nos defirs modérés, &
„ qu'il m'eft plus cher que fi fa for-
„ tune eût augmenté en raifon décu-
„ ple de ce qu'elle eft diminuée ".
Je n'ai pu lui répondre que par mes
larmes.

Mad. Manners eft revenue à la mai-
fon; c'eft une femme charmante. Adeline
lui a ouvert entiérement fon cœur, &
la mère femble auffi contente & auffi
enchantée que fon aimable fille. Com-
bien j'en crains les fuites, & combien
je redoute l'inftant où elles apprendront
une chofe qui ne peut leur être ca-
chée long-tems! Je n'ofe pas y fonger.
On a laiffé le choix à Adeline, & elle
reftera avec nous tant qu'il lui fera
plaifir. Nous fommes très-allarmés du
changement vifible qu'a éprouvé de-

puis peu la ſanté de Sally, & je crois que quelques mois de ſéjour à Londres lui feront du bien, ainſi qu'à Miſs Manners. M. Strephons ne peut y aller pour l'inſtant, mais il a écrit à votre ami, M. Humphry, de nous arrêter des logemens, & nous nous propoſons de partir pour ce ſéjour de diſſipation auſſitôt ſa réponſe reçue; car quoique j'aie beaucoup de parens à la ville, je ne me ſoucie pas d'aller les embarraſſer. Combien nos demoiſelles & moi nous regretterons l'abſence d'un certain monſieur qui devoit être notre compagnon & notre conducteur dans ce voyage! Ne ſuppoſez pas pour cela que je ſois contraire à votre inclination & à votre bonheur, rien n'eſt plus éloigné de mon cœur. Je ferois tout au monde pour y contribuer, ſi je ne ſuivois que mes ſentimens. Mais le monde...... le monde m'arrête. Réfléchiſſez vous-même à ma ſituation, à ce que je fais,

à ce que je fais, & jugez-moi. Cependant ne nous déſeſpérons pas, & comptons ſur le ſecours de la Providence. Adieu...... J'ai grande envie de vous voir.

LETTRE XIV.

Adeline à M. Chatterton, à Dublin.

L. . . . . 9 Décembre.

EXTRAIT.

Et il eſt bien poſſible que vos malheurs n'arrachent pas un ſoupir à mon cœur, ni une larme à mes yeux; mais, au contraire, répandent le ſourire ſur mon viſage, & portent la joie dans mon ame! Oui, j'ai offert le tribut de ma reconnoiſſance à cet Être qui a exaucé mes prières, & éloigné de votre eſprit la cauſe de tout votre malheur. Je ſavois que vous ſouffriez de quelque anxiété, que vous étiez dans quelque ſituation douteuſe, & je demandois au Ciel qu'il pût ne s'agir que d'intérêts pécuniaires. Tout eſt heureuſement

expliqué en ce jour, mes craintes ſont diſſipées; & tandis que je partage bien tendrement avec vous les petits déſagrémens que cette perte a dû cauſer à une ame auſſi ſenſible que la vôtre, je me réjouis auſſi, & je ſuis heureuſe de ce qu'elle a guéri un mal plus grand par un autre qui eſt bien moindre. Mon cher Chatterton! il y a mille moyens de rétablir une fortune ruinée, mais il n'en eſt aucun de guérir un eſprit accablé, ou un cœur bleſſé par des chagrins ſecrets. Je puis aujourd'hui expliquer heureuſement cette inquiétude apparente, cette réſerve & ce myſtère qui ſe faiſoient remarquer dans votre conduite. Je vois clairement la raiſon qui vous a forcé à me quitter & à vous retirer en Irlande. Vous mériteriez preſque que je vous fiſſe des reproches ſur cet article. Si j'euſſe connu vos généreux motifs, combien d'angoiſſes pour moi-même, & plus encore peut-

être pour vous, j'aurois pu prévenir! Mais quand je réfléchis que cette conduite étoit dictée par votre délicateſſe, votre honnêteté, votre tendreſſe pour moi, je gémis de n'être pas plus digne d'un amour auſſi ſublime & d'une paſſion auſſi noble. . . . .

. . . .

N'eſt-ce donc pas ſuffiſant pour tous les projets d'un eſprit raiſonnable & les beſoins de la nature? Oui, c'eſt autant qu'il en faut, ſi je puis meſurer vos deſirs par les miens & apprécier votre ambition d'après mon cœur. Mais, pourrois-je en douter? Ah! je ne ſens que trop combien nos ames ſont ſemblables dans toutes leurs paſſions, leurs attachemens & leurs idées, ſans qu'elles ſoient diviſées ſur aucun article! N'ayez pas d'inquiétude pour moi; je n'ai jamais deſiré briller dans le grand monde, & je n'ai jamais ſoupiré après ſes plaiſirs. Je marche auſſi doucement, & je

m'affis auffi aifément fur un tapis & une chaife de jonc, que si l'un étoit de Perfe & l'autre de velours. Je ferai auffi chaudement dans une robe que j'aurai filé, que dans une autre de foie, couverte des perles de l'Orient. Je m'affeoirai avec plus de plaifir & d'appétit à une table fimple & frugale, & je la quitterai avec plus de gaieté, & moins de danger, que fi elle étoit couverte des productions des faifons diverfes, & des poifons fubtils qu'aura préparé un cuifinier induftrieux.

Un équipage n'eft tout au plus qu'une prifon dorée, où ceux qui y font renfermés regardent avec chagrin à travers leurs glaces magnifiques, & portent envie aux heureux voyageurs qu'ils éclabouffent. Combien il fera plus agréable pour moi de me promener à vos côtés, de m'appuyer fur votre bras, & de méditer fur les beautés de la nature, avec notre chien Fidèle, fautant devant

nous pour nous garder du danger & de la surprise ! Que sont les passe-tems de la grandeur, comparés aux délices que procure un petit jardin, un verger & un champ ? Cultiver les végétaux salutaires, cueillir les herbes délicieuses, diriger les arbustes & les plantes à l'utile & à l'agréable, sont les occupations les plus douces de la vie ; & tandis que leur accroissement donne au travail une récompense aussi abondante que délicieuse, leurs progrès offrent à l'esprit une instruction aussi agréable qu'utile. Contempler l'esprit de la nature, qui pénètre & anime tout le systême de la végétation, le voir se gonfler dans le bourgeon, s'ouvrir dans le bouton, s'étendre dans la fleur, & répandre son influence dans toute la maturité du fruit, est une scène qui doit inspirer à l'ame les sensations les plus propres à donner le bonheur. Qui peut égaler ces jouissances ? La

richeffe, le pouvoir, la mode peuvent-elles rien donner de plus?

Mais, mon cher Chatterton, nous ne fommes point obligés de renoncer au monde; ce que nous poffédons encore nous met dans le cas de nous y foutenir honnêtement, fans defcendre à la baffeffe, & fans nous priver des amufemens. Nous en avons affez pour nos befoins modérés & raifonnables. En fut-il autrement; fuffions-nous dépouillés de tout ce qui nous refte, & lancés dans le monde, feuls, fans reffources & fans amis, abandonnés de la nature entière; je ferois encore contente fi je vous voyois joyeux; je remercierois encore le ciel, fi je pouvois faire votre bonheur. Les reffources d'un amour comme le mien font infinies & inépuifables. Mon aiguille, mon rouet, & mon pinceau, nous rendroient toujours indépendans. La fimpathie, la confiance & l'amour

mutuel nous dédommageroient de bien des besoins, & me rendroient heureuses toutes les situations. Mon cher Chatterton, ne vous affligez donc pas pour moi de la perte d'une fortune qui ne peut jamais altérer mon repos, à moins qu'il ne trouble le vôtre. Hâtez-vous donc, hâtez-vous de me rendre entièrement heureuse, en me disant que vous l'êtes! Que je puisse voir le sourire briller sur votre visage, & la joie animer votre cœur, & mon ame ne demandera pas d'autre bénédiction. . . . .
. . . .

M. Strephons a reçu hier la réponse à sa lettre, qui lui a été apportée par votre aimable ami, M. Humphry. Je ne me suis pas bien conduite. La première chose que j'ai demandé a été de vos nouvelles. Il sourit, mais c'étoit le sourire de la douce compassion & de la tendresse. Après mon Chatter-

ton, je crois qu'il eſt le plus aimable des hommes. Nous avons été bientôt amis & confidents. Il a amené ſa chaiſe de poſte pour nous conduire à la ville; il inſiſte ſur ce que nous demeurions chez lui pendant notre ſéjour, & proteſte que ſa tante, qui en fait les honneurs, ſera charmée de nous recevoir. Il eſt venu ici, dit-il, pour tenir la place de ſon ami abſent, qui, à ce qu'il eſpère, ſera à Londres preſque auſſi-tôt que nous. Avec quels regards joyeux je l'ai remercié! avec quel plaiſir mes oreilles dévoroient ſes paroles!.... Mon Dieu! quelle heureuſe créature eſt votre Adeline! Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas comme vous & lui? Il ſemble diſtinguer Miſſ Strephons; plût-au ciel que je puſſe voir une telle union! Il nous a lu celles de vos lettres qui contiennent le malheur de votre ami, & l'hiſtoire de Guillaume & de Patty. Mon cœur

ſoupire quand j'y penſe; je voudrois ne les avoir pas entendues. Que doit donc être celle qui a aſſaſſiné votre ami ? Ce n'eſt pas une femme. Des malheureuſes de ce genre en profanent le nom. Elle, ſa ſœur & l'infâme qui l'a ſéduite, devroient être chaſſés de la ſociété; leurs noms & leurs caractères devroient être rayés de la liſte de l'humanité, & il faudroit les envoyer dans ces déſerts affreux, que les ſauvages & les monſtres ne daignent pas habiter. J'apprends que vous êtes toujours malade ſur mer; je vous conjure donc d'attendre le beau temps pour votre paſſage, & de vous mettre au lit auſſi-tôt que vous ſerez à bord du paquebot. Nous coucherons demain ſoir chez ma mère, en nous rendant à la ville. Puiſſe le ciel conſerver votre vie & votre ſanté, & vous rendre bientôt à mes deſirs! Adieu.

LETTRE XV.

M. Humphry à M. Chatterton.

Londres, 16 Décembre.

CELLE-CI vous trouvera à Holyhead, & bientôt après j'eſpère vous embraſſer dans la ville. Vous avez appris mon voyage à L....., & ce qui l'a occaſionné ! Il y a quatre jours que je ſuis de retour à la ville. Les dames ſont contentes de leur ſituation, & ma tante eſt charmée de ſes hôtes. Je l'ai prévenu de tout ce qui vous regarde. La bonne vieille femme s'eſt miſe à pleurer, & puis elle vous a béni, a deſiré des choſes qui ne peuvent s'accomplir. Elle donneroit tout ce qu'elle a pour vous rendre heureux. Vous connoiſſez ſon bon cœur & ſa partialité pour vous.

Je ſuis très-malheureux, mon cher ami, & je ne puis vous dire combien je ſouffre en ſongeant aux conſéquences terribles que doit entraîner la découverte de votre ſituation réelle, qu'il eſt impoſſible de cacher encore longtems à Miſs Manners. Mad. Strephons reçoit un grand nombre de viſites, parmi leſquelles il ſe trouve pluſieurs perſonnes qui connoiſſent vos malheurs, ainſi que l'amitié qui ſubſiſte entre vous & moi, ce qui deviendra probablement le ſujet de la converſation. Mon eſprit eſt ſi tourmenté par cette idée, que je n'oſe pas accompagner les dames avec cette confiance & cette attention que je voudrois y mettre. Chaque fois que j'entre dans la maiſon, je tremble de tout mon corps que l'éclairciſſement n'ait eu lieu pendant mon abſence. Mad. Strephons ſouffre encore davantage. On ne frappe point à la porte, elle n'entend pas une voix

étrangère, qu'elle n'éprouve un trouble si cruel, que c'est un supplice de le voir. Les aimables & innocentes demoiselles le regardent comme l'effet d'une timidité naturelle, & d'un long séjour à la campagne. Il faut prendre quelque parti sous peu de tems. J'ai considéré cette matière sous tous les points de vue possibles; j'en ai pesé toutes les circonstances, mais je ne puis rien imaginer de favorable à vos espérances, & je ne vois aucun moyen de soulager votre affliction. Personne certainement ne fait moins d'attention que moi aux opinions du monde, & n'a plus de vénération pour les privilèges de la nature; mais je ne puis ni changer les unes, ni protéger les autres. Il s'agit dans cette circonstance de leurs droits les plus sacrés & les plus puissans; ni l'un ni l'autre ne cédera, & je vois malheureusement qu'il n'y a pas de milieu. Quoique je ne sois point

mû par les mêmes paſſions que vous ; cependant j'éprouve parfaitement tous vos ſentimens. J'avoue que vous livrer à votre paſſion ne rendroit pas vos cœurs moins vertueux, & plus indignes d'une place dans les cieux ; cependant il n'eſt aucun prétexte qui puiſſe juſtifier aux yeux du monde une pareille démarche. Ce petit nombre d'hommes qui oſent penſer par eux-mêmes, vous approuveroient dans leurs cœurs, mais ils vous condamneroient par leur conduite. La généreuſe Adeline, en ſuppoſant qu'elle voulût ſe prêter à une ſemblable union, ne ſouffriroit pas ſeulement les reproches & la cenſure de la multitude, mais encore elle perdroit les conſolations de l'amitié & les plaiſirs de la ſociété. La délicateſſe de ſon ſexe & de ſon caractère ſeroit conſtamment bleſſée par les ſarcaſmes indécens des hommes, & les réflexions malignes des femmes. Elle ſeroit rayée

du nombre de la partie aimable de ſon ſexe ; la voix générale la rangeroit impitoyablement dans la claſſe des femmes les plus abandonnées, & ceux qui la ſoutiendroient, ſeroient enveloppés dans la même calomnie & partageroient ſon déshonneur. Songez donc, mon cher ami, quelle doit être la conduite de Mad. & de Miſſ Strephons ; celle même de ſa mère & de ſes ſœurs. Il faut donc ſe réſoudre à une ſéparation totale, à une ſécluſion entière. La tendre mère doit rejetter ſon aimable enfant de ſes embraſſemens maternels. La fidèle amie doit retirer ſa tendreſſe, & la douce compagne lui enlever ſon amour & ſa ſympathie. Si elles la rencontroient dans la rue, il faudroit qu'elles détournaſſent les yeux, & qu'elles ſe cachaſſent le viſage. Un ſeul regard les rendroit ſuſpectes, un ſourire ruineroit à jamais leur réputation. Mon unique exemple

n'auroit que peu d'influence, & il n'en auroit peut-être pas assez pour faire un seul prosélyte parmi mon propre sexe, où la chasteté a si peu besoin de réputation, beaucoup moins encore dans le monde femelle, où il faut au moins conserver les apparences. Les hommes ne considèrent pas combien vous êtes injurié à tort, ni quels droits vous avez à leur pitié & à leur indulgence. Si on leur dit qu'un crime prémédité & inoui vous a plongé dans cet abyme de malheurs; que l'indigence & la prostitution ont été jetés dans vos bras au lieu de l'opulence & de la chasteté, & que l'on a employé les artifices les plus odieux pour vous perdre, ils répondront froidement, « que leurs spéculations ne se sont pas „ étendues jusqu'à votre cas particulier, „ & qu'il n'entre pas dans le cercle de „ leurs systêmes: ils n'y peuvent rien „ faire. „ Mais si vous aviez épousé,

mon ami, une femme vertueuſe & aimable, & que par vos mauvais traitemens & votre cruauté, vous l'euſſiez forcé à devenir infidèle, alors la ſociété ſe feroit interpoſé, elle vous auroit déchargé, quoique le crime fût entièrement à vous, & elle eût condamné une femme innocente à une infâmie & à un déshonneur éternels, pour avoir uſé des ſeuls moyens en ſon pouvoir pour ſe délivrer de votre tyrannie & de votre oppreſſion. Dans votre cas, la nature & l'innocence ſont punis cruellement, dans l'autre la cruauté & le crime ſont protégés. La ſociété cependant ne ſe relâchera pas, & je ne peux aller plus loin.

Je ne vois qu'un ſeul expédient probable, & c'eſt la dernière reſſource de l'extrêmité. A la première occaſion, informez Adeline de votre ſituation réelle, & alors ſéparez-vous, au moins pour quelque tems. En voyageant,

vous trouverez dans cette succession agréable de scènes & de climats, une variété qui manque rarement d'adoucir les chagrins du cœur, & Adeline recevra toutes les consolations possibles dans la société de ses parens & de ses amis. L'espérance ne doit jamais être rejettée; la roue du tems qui jamais ne s'arrête, amène à chaque heure des événemens merveilleux & inattendus; & soyez bien sûr qu'un mérite & des souffrances comme les vôtres ne passeront pas sans récompense. Persévérez donc, & tout ira bien!

Si les inquiétudes que j'ai pour vous & pour Adeline ne fermoient pas mon ame au plaisir, je jouirois, dans la société de ces femmes aimables, d'un bonheur dont je n'avois pas d'idée auparavant. Mad. Strephons me charme autant par son bon cœur & son jugement solide, que par les agrémens de

ſa perſonne & de ſa converſation. Sa fille joint aux graces du perſonnel, & à un eſprit accompli, toute la douceur & la ſenſibilité de ſon ſexe. Si j'étois diſpoſé à former une liaiſon, mon cœur préféreroit cette aimable demoiſelle. Je n'ai pas cependant l'ambition de croire qu'elle voulût favoriſer mes eſpérances. Je crains au contraire que ſon cœur n'ait déjà fait un choix, & qu'un amour trompé ou mal placé ne la mine inſenſiblement. On dit que vous ne la connoîtrez pas, tant elle eſt changée depuis que vous avez quitté L..... Tout ce que j'oſe dire d'Adeline, eſt, que la plus aimable de ſon ſexe, miſe en comparaiſon avec elle, paroît être formée d'une ſubſtance inférieure & travaillée avec moins de ſoin. La nature, en la formant, lui a prodigué la beauté & la vertu, & l'a donné au monde comme le chef-d'œuvre le plus parfait & le plus fini de la création.

Cependant ſon eſprit eſt encore au-deſſus de ſa beauté. Son amour pour vous eſt infini, & auſſi pur que l'éther des cieux. Tout le tems que j'ai paſſé à L......, ſon unique plaiſir étoit de me faire voir les endroits & les objets que vous admiriez & que vous aimiez. Le joli faon la ſuivoit comme auroit fait un agneau apprivoiſé. J'ai ſouvent remarqué, que, tandis qu'elle le careſſoit, & qu'elle parloit de ſon libérateur, ſon ſein s'agitoit, & les larmes brilloient dans ſes yeux; & j'ai vu ſes larmes couler ſur la tête de l'animal, lorſqu'il levoit le nez pour reſpirer ſon haleine balſamique. Elle m'a fait voir le tombeau de ſon oncle, & la deviſe qu'elle a formée pour ſon mauſolée. « Je ne l'exécuterai pas, dit-„ elle, que je n'aie reçu l'approbation „ de votre ami! „ Rien n'eſt plus tendre que ſon impatience, plus ardent que ſon imagination; elle ſe mit à courir

en cet inſtant par la chambre. « Le „ vent eſt bon, dit-elle, & le tems „ ſerein ; quand pouvons-nous l'at- „ tendre ?„ — « Dans une ſemaine, „ répliquai-je. « Une ſemaine ! s'écria- „ t-elle. Eh bien ! dites-lui de revenir „ bien portant & heureux, & je lui „ accorderai quelques jours de plus. „ Je crois que vous deſcendrez à l'auberge, & que vous me ferez avertir auſſi-tôt que vous ſerez arrivé. Dieu vous conſerve !



LETTRE XVI.

M. Humphry à M. Strephons, à L....

Londres, 2 Janvier.

EXTRAIT.

IL eſt ſi fort changé, que j'ai héſité quelque tems à le reconnoître. C'eſt un vrai ſquelette. Quand on annonça ſon arrivée, j'ai craint pour Miſs Manners, tant étoit grand l'excès de ſa joie & de ſon agitation. J'entrai le premier, & je dis aux dames de ne pas être ſurpriſes en le voyant défait, que la mer l'avoit beaucoup fatigué. Quand il entra dans la chambre, Mad. Strephons, ainſi que les jeunes demoiſelles pouſſèrent un grand cri, comme ſi elles euſſent vu ſon ombre. — « Ne ſoyez » pas allarmée », dit-il avec ſa douceur

ceur ordinaire, en s'approchant d'Adeline, « ſi mon corps eſt un peu changé, » mon cœur & mes ſentimens ſont tou» jours les mêmes »! Elle courut à ſa rencontre, & voulut le prendre dans ſes bras; mais le cœur lui manqua, & elle s'évanouit. Ah! s'écria-t-elle, & elle tomba ſans connoiſſance dans ſes bras. Un torrent de larmes la ſoulagea bientôt, & elle ſe jetta à ſon cou. —— « Ce n'eſt point là l'effet de la mer, » dit-elle, quelque choſe de plus ter» rible a produit ce changement. Ah! » dites-moi, je l'exige, dites-moi » quelle en eſt la cauſe! Pourquoi hé» ſitez-vous? C'eſt offenſer ma ten» dreſſe, ainſi que la ſincérité de vos » amis, que de garder une réſerve qui » montre que vous n'avez pas de con» fiance en moi. Si c'eſt votre dernière » perte, je vous gronderai de mettre » tant d'importance à une bagatelle » comme celle-là. —— Ce n'eſt pas cela,

„ dit-il, vous m'avez appris à mépri-
„ ser la richesse & à chérir la médio-
„ crité; & je n'ai qu'à me louer de
„ cette différence de sentimens. Ma
„ paleur est entiérement l'effet du cha-
„ grin que m'a causé votre absence.
„ Mais la cause n'existant plus, l'effet
„ cessera bientôt. ---- Cette cause, dit-
„ elle, n'existera jamais. Vous avez
„ besoin de repos & de consolation.
„ Je serai votre garde, mais vous ne
„ me quitterez plus". Ma tante ne voulut pas souffrir qu'il retournât à l'auberge, & les jeunes demoiselles secondèrent merveilleusement ses efforts. Il est très-mal; sa sensibilité est si vive & son amour si violent, que je crains bien qu'il n'ait pas la force de soutenir la funeste épreuve. Miss Manners s'élève dans tout au-dessus de son sexe; elle a la force & la conduite d'un ange. Ses attentions pour lui ont cette délicatesse qui laisse dans l'esprit les

idées les plus pures de vertu & de modestie, en même tems qu'elle enchante l'ame, & lui fait sentir les impressions les plus vives de la tendresse & de l'amour. Il n'y a encore rien de déterminé. Il a presque toujours été occupé à régler les affaires de cet ami qui est mort à Dublin. Et qui croyez-vous que soit la femme qui a causé ses malheurs & sa mort ? .... La sœur de celle qui ruina le père d'Adeline. Mon Dieu! combien cette rencontre nous a troublé! Elle paroît effectivement telle que sa malheureuse victime l'a dépeinte, la vertu, la candeur & l'innocence; elle a aussi quelque beauté, mais combien son cœur doit être corrompu! Le monstre qui a séduit sa tendresse est dans le service de mer de la grande compagnie. Son caractère doit bien s'accorder avec ce cruel événement, & son cœur doit être moins humain que les monstres qui l'habitent.

LETTRE XVII.

M. Humphry à M. Strephons, à L.....

Londres, 7 Janvier.

Le coup fatal eſt enfin porté, & il a produit tout le ravage auquel je m'attendois. J'ai à peine la force de vous raconter la manière dont s'eſt fait ce cruel éclairciſſement, & les funeſtes effets qu'il a produit. Mon malheureux ami! Combien il eſt agité! Combien ſon tendre cœur eſt déchiré par des tourmens inexprimables! L'inimitable Adeline ne ſouffre pas moins; & votre tendre épouſe & votre aimable fille ont reſſenti le contre-coup. Nous ſemblons nager dans une mer immenſe de douleurs, ſans pilote, ſans compas & ſans cordages; & il n'eſt ni étoile ni phare qui puiſſent nous guider vers une terre amie.

Ayant formé le plan d'un petit con-

cert entre nous, nous nous préparions à l'exécuter hier au soir, quand on apporta une lettre à M. Chatterton. Ce n'étoit qu'un papier blanc, couvrant un billet pour Miss Manners. Elle s'approcha de la lumière qui étoit à l'autre extrêmité du sallon, & le lut à plusieurs reprises, pendant lesquelles sa figure exprimoit différentes sensations. Après avoir rêvé quelques secondes, elle s'approcha en souriant de M. Chatterton, tenant le billet ouvert dans sa main. « Ceci, dit-elle, ne peut s'adresser à » moi, ou si cela est, il vient de quel- » que malheureux calomniateur qui » veut détruire mon bonheur; mais » voici ma sureté contre leur infâme » malice », & elle lui mit la main sur l'épaule, & s'y appuya pendant qu'il le parcourut. A l'instant où il y jetta les yeux, j'en lus le contenu sur sa figure. Elle le donna à Mad. Strephons, qui le lut & me le fit passer. Le voici:

" MADAME,

„ L'homme des mains duquel vous
„ recevrez ce billet, eſt indigne de
„ votre eſtime. Non-ſeulement c'eſt un
„ homme ruiné, mais encore un ſcé-
„ lérat, qui tâche de vous tromper par
„ les proteſtations d'un amour hon-
„ nête, tandis qu'il eſt déjà marié, &
„ que ſon épouſe vit encore.

„ Votre ami inconnu ".

La lettre paſſa à ma tante & à Miſs Strephons. Un profond ſilence, régna parmi nous, & perſonne ne dit une ſeule parole. Je n'oſois pas lever les yeux plus haut que le parquet, m'attendant à chaque inſtant à entendre dévoiler le funeſte ſecret. Un profond ſoupir attira mon attention, je levai les yeux, mon pauvre ami combattoit avec ſon malheureux ſort. Une pâleur mortelle étoit répandue ſur ſon viſage, ſes yeux ſe fermoient, & il penchoit inſenſiblement ſur ſon ſiège. Celui-ci

céda au fardeau ; & l'infortuné tomba par terre, fans mouvement & fans chaleur. Cette chûte nous réveilla tous. La douleur d'Adeline étoit inexprimable ; cependant elle montra plus de jugement & de préfence d'efprit que nous tous, en ordonnant & employant les moyens propres à le faire revenir. Notre attention à la vérité étoit partagée, car Mifs Strephons s'étoit évanouie au même inftant que M. Chatterton tomba. Elle eut bientôt repris connoiffance, mais je commençai à craindre qu'il n'eût fermé les yeux pour toujours. Tous les domeftiques étoient fortis pour aller chercher les fecours néceffaires ; aucun n'étoit rentré. Dans cet inftant, la détreffe d'Adeline devint le principal objet de notre inquiétude & de notre pitié. Elle étoit à genoux à fes côtés, tandis qu'il étoit étendu fur le parquet, fes yeux fixés & fes mains élevées vers le ciel, dans l'attitude

la plus ſuppliante & la plus attendriſſante. Toute ſa figure annonçoit le déſeſpoir, & chacun de ſes traits imploroit la compaſſion du Tout-Puiſſant. Tantôt elle jetoit les yeux ſur lui, tantôt elle les tournoit vers nous, ſollicitant notre pitié & notre ſecours dans toute l'amertume d'une douleur ſilencieuſe & expreſſive. Enfin, elle ſe leva précipitamment, marcha à grands pas dans le ſallon, puis s'arrêta tout-à-coup, réfléchiſſant, avec ſes doigts élevés, comme quand une penſée imprévue frappe tout-à-coup la mémoire, & que l'idée ſe perfectionne dans le cerveau. Alors, avec la rapidité de l'éclair, elle ſe jetta auprès de lui, & appliqua ſa bouche ſur la ſienne. Elle demeura dans cette ſituation près d'une demi-minute, puis levant un peu ſon viſage, elle dit avec un tranſport viſible : « Je ſens revenir » ſon ſoufle!....Il reſpire »! Et elle reprit auſſi-tôt ſa première poſture. Les

ſymptômes de la vie augmentèrent bientôt, & les médecins arrivant en même tems au nombre de cinq, il fut bientôt hors de danger. Ce fut alors que je craignis le plus pour Adeline. Sa joie fut plus violente que n'avoit été ſa douleur; & ſans les précautions que prit Mad. Strephons, elle auroit pu avoir des ſuites funeſtes. Il fut mis au lit, mais toutes nos prières ne purent engager Adeline à le quitter; & Miſs Strephons, quoique malade, ne voulut pas abandonner ſon amie. Mad. Strephons & moi nous nous aſsîmes donc avec elles. Cet accident avoit alarmé Adeline, elle nous conſidéroit avec les marques viſibles du ſoupçon. Mon ami remarqua ſes craintes & ſes inquiétudes. " Je ne veux pas, dit-il, en ſe levant „ ſur ſon lit, tenir plus long-tems en „ ſuſpens la meilleure des femmes, ni „ ma propre deſtinée; mais j'avoue „ que je ſuis, à quelques égards, tel

„ qu'on m'a dépeint dans cette lettre,
„ insidieux & méprisable. Cependant
„ je ne mérite point les épithètes de
„ scélérat & de trompeur. Je suis mal-
„ heureux, il est vrai, bien malheu-
„ reux! mais mon cœur est innocent
„ d'aucun crime prémédité. C'est le
„ sentiment seul qui m'a conduit. Mes
„ deux plus chers amis, qui m'enten-
„ dent actuellement, connoissent aussi
„ bien l'histoire de mon cœur, que
„ celle de ma malheureuse vie. Ils vous
„ la communiqueront entiérement &
„ fidèlement, mon adorable Adeline!
„ & vous verrez que, si je ne vous ai
„ pas dit tout ce que je devois, je ne
„ vous ai jamais dit plus que la vérité.
„ Quand vous aurez entendu ma triste
„ histoire, si votre cœur se sentoit dis-
„ posé à me pardonner mon crime,
„ qui est uniquement de vous adorer,
„ daignez, je vous conjure, éten-
„ dre votre générosité un peu plus loin,

„ & pardonnez-moi, quand je vous
„ déclare actuellement que cet amour
„ ne s'éteindra & ne diminuera jamais ;
„ mais qu'il existera dans toute sa pu-
„ reté & sa vérité, tant que je conser-
„ verai l'usage de ma mémoire, & que
„ mon ame animera ce foible corps".
Comme le soufle glacial d'un vent d'est, qui s'élève sur le soir, flétrit les tendres plantes de la nature, tel fut l'effet de ces lugubres paroles sur le cœur sensible de cette femme inimitable. Elle s'assit en silence, la main de Chatterton pressée dans les deux siennes, les yeux baissés & le front couvert des nuages épais d'une douleur mortelle. Nous étions tous abîmés dans la douleur, des larmes & des soupirs amers étoient la seule consolation que nous pussions lui donner. Mad. Strephons prit la main d'Adeline. "Venez, mon amour, dit-
„ elle, venez avec M. Humphry &
„ moi dans la chambre voisine, j'es-

„ père que nous écarterons le plus pe-
„ ſant de vos doutes ”. Elle ne répondit pas, ſe leva, lui baiſa la main avec ardeur, & quitta le lit du malade. Ses genoux tremblans chanceloient ſous elle. Je la pris par un bras, Mad. Strephons par un autre, & elle marcha entre nous deux. Je n'oublierai jamais le regard qu'elle jetta ſur le lit pardeſſus ſon épaule, tandis que nous la conduiſions hors de la chambre. Le chagrin, la vertu & la réſignation étoient ſi tendrement confondus dans ce regard, qu'il excitoit l'admiration, le reſpect & la pitié.

Nous lui donnâmes un détail particulier de la ſituation de notre ami; elle garda encore le ſilence. Je lui lus alors les endroits de ſes lettres qui avoient rapport à ſa malheureuſe ſituation & à ſes ſentimens. — Je
« n'avois beſoin de rien, dit-elle,
„ pour me convaincre de ſon inno-

„ cence & de la pureté de son cœur. „ J'avois besoin de secours pour son „ malheur & le mien, mais je ne vois „ pas d'espoir d'en obtenir jamais. J'ai „ mûrement examiné mon ame & dé-„ veloppé tous les replis de mon cœur, „ & je n'y ai rien trouvé qui ne s'ac-„ cordât & ne sympathisât parfaitement „ avec tous ses sentimens, ses passions „ & ses principes. Il est vrai que nous „ sommes enchaînés, & nous sommes „ obligés de nous soumettre à cette „ puissance cruelle; mais ce n'est que „ pour la vie..... Dans un autre „ monde..... que notre bonheur sera „ parfait dans cet état de bénédictions „ où les ames s'unissent par la nature, „ la sympathie & l'amour! Je suis „ résignée à mon destin. Si je suis con-„ damnée à passer mes jours loin de „ lui, peu m'importe combien le terme „ en soit court, ni dans quelle solitude „ je les termine. Mais je ne vois pas

„ de crime à vivre près de lui, à
„ remplir l'office d'une garde tendre,
„ & à lui adminiftrer les confolations
„ d'une amie fidèle. „ Nous tâchâmes de la déterminer à une courte féparation, en infiftant fur la fanté délicate de notre ami, que nous lui fimes valoir comme le premier motif. Nous lui repréfentâmes qu'il avoit befoin de refpirer l'air plus doux de la France, en lui propofant d'aller à Briftol pour l'amour de Mifs Strephons, tandis que M. Chatterton & moi nous ferions occupés à ce voyage. — " Faites de
„ moi ce qu'il vous plaira, répondit-
„ elle, j'obéis à cette puiffance que
„ je ne puis diriger. „ Nous retournâmes dans la chambre du malade, & lui fimes part de ce qui avoit été propofé. Il leva les yeux fur Adeline, elle garda le filence; il foupira, elle prit fa main & la preffa contre fon cœur. — " S'il ofoit parler, dit-elle,

„ il répondroit à tous vos desirs, car „ ils s'accordent avec tous les siens. „ Croyez-moi, mon cher Chatterton, „ & je le déclare sans rougir, croyez „ que mes sentimens & mon amour „ sont & seront toujours les mêmes; „ mais c'est dans un état futur que „ doit se concentrer actuellement la „ consommation de toutes nos espé- „ rances. Le monde me refuse même „ la jouissance innocente de votre so- „ ciété, de manger à la même table, „ de partager votre conversation, me „ réjouir de votre santé, vous servir & „ vous consoler dans vos maladies; & „ enfin être déposée auprès de vous dans „ le même tombeau, est tout ce que „ je desire, tout ce que je demande; „ mais cette consolation ne m'est point „ permise; je sais quelles funestes „ conséquences en résulteroient pour „ nos amis. Les liens qui m'arrêtent „ dans ce monde seront rompus dès

„ que vous me quitterez; dès-lors je „ renonce à la ſociété, & la vie me „ devient inſupportable. „

Nous reſtâmes dans ſa chambre juſqu'à dix heures du matin que nous nous mîmes au lit. Il a été réſolu que nous partirions demain matin de bonne heure pour la France. En conſéquence, nous ferons nos adieux ce ſoir, & nous coucherons à l'auberge, & les dames attendront votre arrivée à la ville pour ſe rendre à Briſtol. Mad. Strephons a eu la bonté d'accepter ma maiſon, mes voitures & mes gens, & j'eſpère que vous ne blâmerez pas une choſe qui me fait tant de plaiſir. Mon pauvre Chatterton ſe propoſe de vous écrire.... Je crains bien pour ſa tête..... Nous avons découvert que l'auteur de la lettre étoit ſon frère...... Quel frère!

LETTRE XVIII.

M. Chatterton à M. Strephons, à L....

Londres.

JE ſens bien que je peux ouvrir les yeux, que la chandelle brûle, que je puis tenir la plume, & que je ſuis dans une chambre à coucher à vous écrire; habillé en voyageur, avec l'équipage du voyage répandu autour de moi; mais je ne ſais ni ce qui m'eſt arrivé, ni où je vais; tout eſt obſcurité & confuſion, & mon eſprit eſt une ſcène affreuſe de ténèbres. Ils m'ont enlevé au flambeau qui éclairoit mon ame, ils ont pris auſſi mon ame. On ne m'a rien laiſſé qui puiſſe m'échauffer, me ranimer, que les reſtes d'un ſonge qui paroît ſe jouer de mon imagination. Mon ami m'a fait quitter ſa maiſon ce ſoir de bonne heure. Lorſque je ſuis

ſorti de la porte de la rue, la fenêtre s'eſt ouverte avec violence, j'ai entendu un cri, j'ai levé les yeux, je l'ai vue, mais je n'ai pu même lui dire adieu pour toujours. Une voix qui n'étoit pas celle d'Adeline, crioit: “ au nom „ du ciel, revenez ! „ Mes yeux ſe portèrent du côté où j'entendois le ſon, mais je n'ai pas vu l'objet qu'ils cherchoient. Je ne l'ai plus vue. Je ne ſais rien de plus. J'étois paſſif à la voix de l'amitié, j'ai rejetté celle de l'amour ! Eſt-il poſſible?.... Je ne me rappelle nullement tout ce qui a ſuivi. . . . .

. . . .

J'avois beaucoup de choſes à vous dire, mais je les ai oubliées. J'ai eſſayé de rappeller mes ſens égarés, afin de pouvoir converſer avec vous comme à l'ordinaire, mais en vain. Je me compare à un édifice, dont le ſeul ſupport, & le principal ornement, la colonne

centrale eſt écroulée , & a entraîné avec ſoi la ruine de tout l'édifice. Pas un ſon qui puiſſe m'égayer ; pas un rayon qui puiſſe m'éclairer. Je regarde à la fenêtre, les étoiles ne paroiſſent point, le ciel eſt ſombre & couvert de nuages épais ; & excepté cette foible lumière qui brûle à côté de moi, tout l'univers paroît être deſcendu dans les ombres du tombeau. . . . .

. . . .

Ma raiſon s'affoiblit, elle m'eſt inutile. . . . . Adieu mon cher ami, adieu. Nous nous reverrons dans quelque monde plus heureux, mais jamais dans celui-ci.



LETTRE XIX.

M. Chatterton à Adeline Manners.

Douvres, 10 Janvier.

TANDIS que je respire encore l'air de la grande-Bretagne, & que je suis encore sous le ciel qui m'a vu naître; tandis que je suis encore au nombre des vivans, & que mes yeux ne sont point encore fermés à la lumière, c'est à toi, mon Adeline, à toi, dont la santé & le bonheur forment tous mes desirs & occupent toutes mes pensées, que je veux consacrer le peu de momens qui me restent! C'est à toi que j'adresse les derniers efforts d'une raison affoiblie; & les épanchemens d'un cœur tendre & accablé par le malheur!

Je n'ai pas calculé le tems depuis que je vous ai quitté; le dernier regard que vous m'avez donné a fini sa carrière. Aucune circonstance ne pourra marquer à l'avenir ses progrès,

& aucun incident ne pourra m'engager à le compter. Tout m'a offert un vuide effrayant. La vie n'a qu'un petit nombre de puiſſances réelles, & très-peu de variétés; elle ne fait que répéter les mêmes choſes ſous des formes différentes; & elle ne préſente aux cœurs ſenſibles qu'une ſucceſſion continuelle de douleurs & de peines. Je regarde par les fenêtres de la chambre où je ſuis actuellement, & je vois les vagues tumultueuſes & agitées venir battre le rivage, ſans aucun intervalle de calme ou de repos. Aucune ne périt; elles ſe retirent en écumant, s'élèvent auſſitôt de nouveau, pour revenir frapper le rocher éternel qui les repouſſe encore. C'eſt un conflit perpétuel; j'en ſuis fatigué.

Souvent, mon Adeline, la flatteuſe eſpérance a dit à mon tendre cœur, qu'un amour comme le mien auroit un ſort heureux! Que cette idée étoit

chimérique ! Qu'elle étoit trompeuse, & surtout qu'elle est fatale ! Tout cet espoir, tous ces desirs sont concentrés aujourd'hui dans l'enceinte étroite du tombeau, & bientôt ils y seront anéantis..... Ah ! plût au ciel que je pusse séparer en ce jour ton sort du mien ; que ta vie pût être prolongée ; que ta santé pût se rétablir, ta gayeté se ranimer ! mais je sens que cela ne peut pas être. La nature seule peut briser le lien que la nature a tissu. Si mon destin étoit de passer devant toi dans ces régions inconnues, ne t'affliges pas, ne te désoles pas ; c'est l'asyle après lequel soupire mon cœur. Mon ami aussi, lui dont le cœur est déchiré par nos chagrins, m'a tranquillisé ; il m'a promis de se conformer à mes desirs après ma mort. Il y a dans le cimetière de L...... un arbre que nous découvrions, quand nous étions assis sur le bord de la rivière..... Je desi-

terois que mes cendres fuſſent dépoſées au pied de cet arbre. J'ai dit franchement à mon ami les motifs qui me déterminent, & je ſais que mon Adeline s'y conformera. Quand je ſerai dans ce lieu de repos, ſi dans une belle ſoirée, mon amour! vous vous promenez de ce côté, ne détournez pas vos pas, aſſeyez-vous à mes côtés; & tandis que l'agitation de l'herbe tendre ſe mêlera à vos ſoupirs, ou que le frais gazon ſera arroſé de vos larmes, mon eſprit deſcendra & planera ſur vous; il donnera des conſolations à votre cœur affligé, & il répandra ſur votre ame ſon influence la plus douce & la plus ſalutaire. Quand vous vous éloignerez de ce lieu mélancolique, il marchera avec vous, il ſe retournera avec vous pour jetter un doux regard; il ſoupirera & ſe rappellera combien vous avez rendu heureux l'infortuné dont vous quitterez les

triſtes dépouilles. Si le contraire arrivoit, votre tombeau ſera mon habitation conſtante. J'irai m'y aſſeoir, & j'y pleurerai; j'y paſſerai mes jours & mes nuits à ſoupirer, & je ne quitterai pas ce ſéjour que la nature épuiſée & accablée ne tombe dans le repos éternel. Alors le peu d'ames compatiſſantes que nous laiſſerons derrière nous, m'enſeveliront à vos côtés, nous couvriront du même gazon, & à notre tête placeront une ſimple pierre avec cette inſcription : " Ici repoſent, enchaînés
„ dans les bras l'un de l'autre, la
„ meilleure des femmes & le plus in-
„ fortuné des hommes. Peu importe
„ quels furent leurs noms ! Pendant
„ leur vie ils furent malheureux. Leurs
„ cœurs innocens obéirent à la nature
„ dans leurs amours, & au monde
„ dans leur conduite. Ne pouvant être
„ réunis ſur la terre, ils ſe ſont en-
„ volés dans le ciel, pour y faire ra-
„ tifier

„ tifier leurs ſermens. " Ainſi, mon Adeline, notre deſtinée attirera l'admiration des ames ſimples; notre tombeau ſera le ſujet d'une fable pour l'amant fidèle. Il redeviendra le refuge de ceux dont les cœurs ſeront dans la détreſſe; ils liront & pleureront, ils répéteront leur triſte hiſtoire, & s'en iront ſoulagés & conſolés par la comparaiſon. Ils formeront des conjectures ſur notre hiſtoire; & ces conjectures, ce qu'ils ſauront & ce qu'ils ajouteront, formera un récit ſi lamentable, que les ſiècles futurs en conſerveront la tradition, & la répéteront comme un miracle. Ainſi nous vivrons, mon amour! quand nos riches ennemis ne ſeront plus & ſeront oubliés. . . . . .

. . . .

Adieu, mon amour, adieu! Les voiles ſont étendues, les poulies crient, & les haubans. . . . . Je pars. Adieu pour toujours. . . . . . . Adeline, adieu! Adieu!

L'Éditeur, pour rendre plus claire & plus précise la suite de cette funeste histoire, se voit obligé de la continuer en narration pour la plus grande partie; mais tout ce qu'il dira sera choisi & recueilli des lettres des Parties intéressées, lesquelles sont en sa possession.



M. Chatterton & ſon digne ami arrivèrent le 6 Février à Pernay, au ſud de la France. Sa ſanté étoit beaucoup plus foible que lorſqu'il quitta l'Angleterre. Il rejetta tout ſecours, & ne chercha que la ſolitude, ſans que les prières & les ſollicitations de ſon tendre ami puſſent l'engager à rien faire pour ſon rétabliſſement.

Les incidens déſagréables qui lui étoient arrivés pendant ſon ſéjour en Irlande, ſi immédiatement après ſa pénible ſéparation d'Adeline, lui donnèrent un dégoût pour les jouiſſances de la vie. L'amour ſublime & les ſentimens généreux de cette femme incomparable, dont les difficultés ne ſervoient qu'à faire briller les vertus, non-ſeulement augmentèrent ſa paſſion, mais encore lui firent ſentir avec tant de force la certitude de ſon malheur, & lui firent éprouver des ſenſations ſi violentes & ſi contradictoires, qu'ils

altérèrent beaucoup sa santé & affoiblirent son esprit. Aussi quand le coup fatal le frappa, il n'eut pas la force de s'y soustraire. Il est vrai qu'il s'étoit flatté un peu légérement qu'on pourroit anéantir les objections que supportoit son union avec Adeline, & passer par-dessus les considérations de sa situation actuelle; & il est possible que, vu la conformité de leurs sentimens, elle eût accédé à toutes les propositions vertueuses qu'on eût pu lui faire pour son bonheur. Mais il vit que des tentatives de ce genre, outre qu'elles offenseroient la société en général, déshonoreroient & perdroient leurs amis les plus tendres & les plus intimes; il renonça donc à cette idée, quand le tems de l'épreuve arriva; & sa santé dépérissant, il descendit avec piété & résignation dans le tombeau.

Il ne fut plus possible de lui faire goûter de dissipation, l'amour régnoit entiérement dans son ame, & il ne pou-

voit plus être ſéparé de ſon exiſtence. La nature avoit formé l'attachement, & le ſentiment l'épuroit & le cimentoit. Son adhéſion inflexible à l'influence de la nature, & ſa confiance dans un avenir plus heureux, lui avoient perſuadé que, dans quelqu'autre monde, toutes les peines de celui-ci ſeroient amplement expiées, & les deſſeins primitifs de la nature entiérement accomplis. Il réſiſta donc à toute autre conſolation, que celle que lui inſpiroit l'accompliſſement anticipé de ces idées.

Dans une lettre que Mad. Strephons reçut de M. Humphry, en date du 24 Février, il dit : « Il ne reſte plus aucun » eſpoir ſur ſon rétabliſſement. Je le » laiſſe ſon maître entiérement, & il » eſt plus content de moi. Il eſt oc- » cupé à écrire, mais le ſujet eſt un » ſecret pour moi. Il n'a conſervé au- » cun attachement pour la vie ; & de- » puis que nous avons quitté l'Angle- » terre, je lui ai entendu former hier

» un souhait pour la première fois. —
» Que je ferois heureux, dit-il, à mon
» dernier soupir, si l'amour & l'amitié
» me fermoient les yeux de concert! —
» L'écrit dont je vous ai parlé est dans
» ma possession, & c'est une histoire
» pathétique de cet ami qui est mort
» en Irlande. Il y a développé quelques
» opinions agréables & singulières, &
» des raisonnemens très-justes sur la
» séduction & la prostitution ".

Depuis long-tems l'esprit d'Adeline avoit éprouvé bien des impressions différentes, & il n'avoit pas toujours été tranquille; mais ce mal-aise ne venoit uniquement que de son inquiétude & de ses craintes pour le bonheur de M. Chatterton. Elle s'étoit apperçue que sa conduite indécise & réservée avant son voyage d'Irlande, n'étoit pas une suite de caractère ni un principe de son cœur. Elle l'attribuoit à quelque impuissance pécuniaire qui restreignoit ses intentions généreuses à son égard;

& lors de l'événement qui lui fit perdre sa fortune, elle chercha à le concilier avec ses doutes & ses craintes. Bien persuadée que c'étoit là le seul motif de la sollicitude de son amant, & qu'il leur en restoit encore assez pour des besoins aussi modérés que les leurs, elle donna une libre carrière à sa joie, & se livra dans son cœur à l'espoir consolant de voir dissiper ses craintes & assurer son bonheur. Dans cette disposition, elle attendoit avec une tendresse inquiette son retour d'Irlande. Il arriva, & elle fut allarmée de nouveau, & ses doutes & ses soupçons se renouvellèrent avec plus de force que jamais. Elle connoissoit peu le monde, mais très-bien la nature, & elle étoit convaincue qu'il restoit encore à son amant quelque affliction pesante, qui occasionnoit dans sa santé ce changement visible & rapide. Mais elle savoit qu'il n'étoit rien que son amour ou son exemple ne pussent soulager & même

diſſiper entiérement. Le coup lui parut donc bien plus ſenſible, quand elle vit ſon amour trompé & ſon amitié devenue inutile; & elle fut accablée par cette circonſtance cruelle qui empêchoient ſa tendreſſe & ſa grandeur d'âme de rien faire pour le rétabliſſement de l'homme qu'elle adoroit. Tant qu'il reſta avec elle, elle ſoutint ce malheur avec ce courage & cette conſtance, qui ajoutent un nouveau luſtre aux vertus les plus ſublimes; mais il ne fut pas plutôt parti, que ſon eſprit ſentit toute l'amertume de ſa ſituation, & que ſon ame fut déchirée alternativement par les impreſſions de la folie & de la pitié. Le combat fut auſſi rude qu'il fut long; & pendant pluſieurs ſemaines, après la funeſte ſéparation, on déſeſpéra de ſa vie & de ſa raiſon. Lorſque ſon corps fut affoibli par la maladie, & ſa vigueur par la médecine, la phrénéſie diminua, mais il lui ſuccéda une mélancolie conſtante, qui la réduiſit

dans un état aussi affligeant. Sa maladie avoit empêché Mad. Strephons de se rendre à Bristol avant la dernière semaine de Février, quoique la santé de Miss Strephons fût presque désespérée. La situation d'Adeline & la cause avoient été cachées à sa mère; mais à cette époque, M. Strephons jugea à propos de l'en instruire, voyant qu'elle succomboit sous la rigueur de son sort, sans qu'il y eut le moindre espoir de rétablissement. Sa mère arriva à Bristol le 10 de Mars, & fut inconsolable en voyant la situation dans laquelle elle trouvoit son aimable fille.

La sympathie de Miss Strephons étoit si forte & si pure, que sa douleur & son affliction paroissoient être mesurées par celles d'Adeline. Cet attachement mutuel augmentoit plutôt qu'il ne diminuoit leurs chagrins & leur maladie réciproque. Il fut donc convenu, par leurs parens, d'essayer si une séparation momentanée ne produiroit pas un bon

effet. Le même jour que cet expédient fut déterminé & communiqué aux jeunes personnes, Mad. Strephons reçut de M. Humphry la lettre dont nous avons parlé. Malgré les précautions contraires, Adeline s'en procura la lecture, quoique ce fût celle qu'on auroit voulu le plus lui cacher; car quoique M. Chatterton & elle s'écrivissent fréquemment, cependant ces lettres contenoient plutôt des discussions morales, que les détails de leurs situations & de leurs desirs. Depuis leur dernière entrevue, ils avoient perdu à-peu-près tout espoir de se revoir; & quels que fussent leurs desirs, ils se l'étoient cachés soigneusement l'un à l'autre. Mais le paragraphe cité réveilla sa tendresse endormie, il ranima la chaleur & la noblesse d'Adeline, & lui inspira un projet aussi neuf que hardi. Une idée la frappa à l'instant où elle lut la lettre; & quand Mifs Strephons & elle furent retirées & déplorèrent la séparation pro-

jettée qui répandroit l'amertume ſur le peu de jours qui leur reſtoit, Adeline, dans l'abondance de ſon cœur, communiqua ſes intentions à ſa fidèle amie. Miſs Strephons non-ſeulement approuva ce deſſein, mais encore elle offrit d'en partager l'exécution. C'étoit de s'échapper de chez leurs parens, & de ſe rendre à Pernay par le moyen le plus court. Il leur falloit abſolument un confident & un protecteur, & aucun ne leur parut auſſi propre à ce deſſein que le domeſtique d'Adeline, Robert. Il avoit demeuré long-tems chez ſon oncle, & il la ſuivoit par attachement. C'étoit un de ces domeſtiques qui, bien qu'ils déſapprouvent les projets de leur maître, cependant font tous leurs efforts pour les faire réuſſir. Il promit de les ſuivre & de garder le ſecret. Le lendemain il trouva un vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour Nantes. Il n'y avoit pas à héſiter. Adeline avoit chez elle de l'argent; on ar-

rêta donc leurs passages, & Robert porta secrétement à bord le peu d'effets qui leur étoient absolument nécessaires. Le vaisseau descendoit la rivière pendant la nuit, & elles promirent d'être à bord avant la pleine marée du lendemain. Sous le prétexte d'aller passer une couple de jours chez une dame de Clifton, à quelques milles de Bristol, elles partirent le matin de bonne heure avec Robert, prirent un bateau, & arrivèrent bientôt en sureté au vaisseau. Elles laissèrent chacune des lettres, & Robert, par leur ordre, les adressa de manière qu'on ne pût les recevoir avant leur départ, mais qu'elles arrivassent cependant assez tôt pour que leur évasion ne causât aucune allarme.

Adeline, après avoir expliqué les motifs qui l'avoient porté à une action aussi extraordinaire, avoir témoigné sa reconnoissance pour M. & Mad. Strephons, & sa tendresse pour sa mère, cherche à se disculper ainsi aux yeux

du monde :...... « Je sens parfaite-
» ment que cette action me fera juger
» peu favorablement, j'en connois toute
» l'inconséquence & toute l'impru-
» dence. Lorsque j'en ai formé le pro-
» jet, ma raison éveillée s'est révoltée ;
» mais mon cœur se rassurant sur sa
» vertu & son innocence, je l'ai écouté
» & j'ai cédé à ses conseils flatteurs.
» Tout ce que j'espère est que les ré-
» flexions hazardées sur ma conduite
» n'altéreront pas les sentimens de mes
» amis. Pour moi je méprise les sar-
» casmes ridicules & mordans de ceux
» qui ne savent que remplir les formes
» reçues, & se prêter aux apparences ;
» mon esprit ne sait point se faire illu-
» sion ni à lui-même, ni aux autres ;
» j'avoue franchement mes sentimens ;
» mes actions portent le témoignage
» de mon cœur ; & je fais gloire des
» motifs qui m'élèvent au-dessus de ma
» foiblesse dans ces derniers momens,
» & je me livre ouvertement aux im-

» pulsions généreuses d'une passion qui
» ne peut connoître de termes, & ne
» peut admettre de sentimens impurs.
» J'ai déjà assez sacrifié aux loix &
» aux systêmes. Peuvent-elles deman-
» der plus que ma vie & mon bon-
» heur? Peuvent-elles encore élever
» une sorte de réclamation qui n'ait
» pas été satisfaite? Il est impossible.
» J'ai même obéi si scrupuleusement à
» leurs ordres barbares, que j'ai porté
» le châtiment sans l'avoir encouru.
» Le monde est bien exigeant & bien
» cruel! Nous sommes obligés d'anéan-
» tir nos passions les plus vertueuses,
» nos affections les plus chères & les
» plus intimes, d'aller les ensevelir
» dans les déserts, parce qu'elles ne
» sont pas entiérement conformes aux
» méprisables opinions des hommes.
» Combien de cœurs vertueux & sen-
» sibles souffrent dans cet instant, &
» gémissent d'une contrainte inutile,
» sans aucune obligation équivalente

» & conditionnelle ? Le monde peut-
» il guérir ma détreſſe ou changer mes
» ſentimens ? Peut-il corriger mes ſen-
» ſations & les régler dans ſes formes
» étroites ? Peut-il calmer la paſſion
» qui maîtriſe mon ame, ou ſoulager
» la fièvre brûlante de mon cerveau ?
» Non, il ne le peut pas. Loin donc
» ſes loix cruelles & ſauvages ! Mon
» cœur n'en connoîtra jamais d'autres
» que celles de la nature, de l'amour
» & de l'innocence "!

Dans un autre endroit, elle parle de la généroſité de Miſs Strephons qui a voulu l'accompagner.

" Si j'ai offenſé les parens chéris de
» ma fidèle compagne, en lui permet-
» tant de partager mon indiſcrétion,
» je les prie de retarder leur jugement,
» & de conſidérer que nos cœurs ne
» peuvent être ſéparés que par la mort.
» Les mêmes liens qui enchaînent
» l'une, arrêtent l'autre ; & s'il exiſte
» quelque remède pour toutes les deux,

„ il ne peut ſe trouver que dans la
„ démarche que nous avons faite. Ma
„ chère Mad. Strephons, craignez, je
„ vous conjure, de nous juger trop
„ légèrement; & ſoyez bien aſſurée
„ que ni votre malheureuſe fille, ni
„ ſa triſte amie, ne déshonoreront
„ jamais votre nom reſpectable & votre
„ protection. Si nous ſommes cenſu-
„ rées dans cette vie, nous trouverons
„ dans la mort une réputation ſans
„ tâche, & le cercueil couvrira toutes
„ nos foibleſſes. Dans ce ſombre ſéjour,
„ nous paroîtrons plus brillantes &
„ plus pures qu'au milieu de l'éclat de
„ cette vie envieuſe. Alors ſe décou-
„ vrira un ſecret que je ne connois
„ que depuis peu, & qui me rendra
„ alors ſeulement l'humble imitatrice
„ des vertus de votre fille.

„ La foibleſſe de mon eſprit & celle
„ de mon corps, me donnent un fort
„ preſſentiment que je ne vous verrai
„ jamais; preſſentiment qui me cauſe

„ la plus vive douleur. Le second
„ desir de mon cœur eût été de finir
„ mes jours & de rendre mon dernier
„ soupir en votre présence; mais le
„ charme qui m'emporte actuellement
„ loin de vous, est irrésistible. Pour
„ le suivre, j'ai oublié toutes les dif-
„ ficultés, tous les dangers, tous les
„ liens, & toutes les obligations; mais
„ si la mémoire nous suit dans les
„ régions inconnues de la mort, ma
„ reconnoissance y conservera l'estime
„ & l'affection qui attendrissent en cet
„ instant mon pauvre cœur ".

Il paroît que le vaisseau sur lequel elles s'embarquèrent fut un peu contrarié par les vents dans sa navigation, & qu'il arriva à Nantes quinze jours après son départ de Bristol. L'humanité & les attentions de l'épouse & de la fille du capitaine, rendirent aussi douce & aussi agréable qu'il étoit possible, leur situation à bord. Le voyage, quoi-

que très-favorable, avoit beaucoup altéré leur ſanté & leurs forces; cependant il n'y eut pas de ſollicitations & de perſuaſions qui puſſent engager Adeline à ſéjourner à Nantes, plus que le tems néceſſaire pour dépêcher une lettre à M. Humphry, & l'inſtruire de leur ſituation.

Cependant les lettres qu'elles avoient laiſſé derrière elles furent remiſes ſoigneuſement, le ſoir même du jour où elles partirent de Briſtol.

Comme les parens de ces jeunes infortunées n'avoient jamais rien remarqué dans leur conduite qui pût leur donner le moindre ſujet de ſoupçonner une telle démarche, cette nouvelle produiſit ſur eux le même effet que ces convulſions inexpliquables de la nature, qui ſe forment ſi rapidement, & agiſſent ſi bruſquement & ſi violemment, qu'elles rempliſſent l'ame de confuſion, d'étonnement & de terreur. Tels furent les ſentimens de ces aimables familles.

La surprise & la douleur les empêchèrent de prendre aucun parti raisonnable, sur les moyens de remédier aux conséquences funestes de cette démarche inattendue, ou au moins de les adoucir. Quand ces malheureux parens réfléchirent sur les difficultés du voyage, la santé des fugitives, leur délicatesse & leur inexpérience, enfin sur l'action elle-même, leurs esprits furent accablés de tant de chagrins différens, qu'ils ne purent rien décider ni poursuivre leurs délibérations. La nature enfin l'emporta; la tendresse se réveilla dans leurs cœurs, & l'indulgence paternelle ne sut que répandre des larmes sur l'indiscrétion des enfans. M. Strephons écrivit le soir même, par un exprès, à M. Humphry, l'informant de ce qui étoit arrivé, & le priant d'employer tous les moyens possibles pour les rencontrer au port de leur destination; & si elles étoient en vie, ce dont il doutoit beaucoup, de leur donner tous les se-

cours qui étoient en ſon pouvoir. Il ajoutoit que lui-même partiroit le lendemain pour les aller trouver à Pernay. Cette lettre, ainſi que M. Strephons lui-même, furent arrêtés pluſieurs jours à Douvres par un vent contraire & une mer orageuſe, de ſorte que M. Humphry ne reçut la lettre que quelques heures avant celle qu'Adeline lui écrivit de Nantes. Il communiqua cette nouvelle à ſon ami mourant, qui la reçut avec un tranſport de joie qui ranima ſes joues décolorées, & rendit leur vivacité à ſes yeux languiſſans. Après cela il partit ſur le champ, & fit toute la diligence poſſible pour aller au-devant des aimables fugitives. Il ne fit que cinq poſtes avant d'avoir le plaiſir de les embraſſer. Robert étoit à cheval, beaucoup en avant de leur voiture. Auſſi-tôt qu'il eut reconnu M. Humphry, il retourna ſur ſes pas, & pouſſa ſon cheval à toute bride, agitant ſon chapeau en l'air, en ſigne de joie, juſ-

qu'à ce qu'il fût arrivé auprès de sa maîtresse, qui fut très-effrayée de son retour & de son agitation. Il ne pouvoit pas parler. Il agitoit encore son chapeau, & montra du doigt derrière lui; tout son corps n'étoit que geste, pour faire voir d'où venoit la cause de son prompt retour. Au même instant parut M. Humphry. Le pauvre Robert fondoit en larmes, & il se retira derrière la chaise de sa maîtresse. Autant M. Humphry fut frappé de la pâleur des pauvres voyageuses, que la fatigue & la maladie avoient abattues, autant elles eurent de plaisir à apprendre que son ami vivoit encore, & que le dessein de leur voyage & l'unique desir de leurs cœurs seroit accompli. La frayeur & la crainte, en soutenant leur courage, leur avoient fait assez bien supporter toutes les fatigues; mais M. Humphry ne les eut pas plutôt délivré de leurs sollicitudes, que leur foiblesse l'emporta. Elle fut même telle, que cet

ami leur avoua qu'il eût paſſé ſans les reconnoître, s'il les eût rencontrées par accident. Ils n'arrivèrent à Pernay que le lendemain au matin, qui étoit le 3 Avril, & M. Strephons arriva le lendemain. Ce qui ſuit eſt extrait d'une lettre de M. Humphry à Mad. Strephons, datée de Pernay le 5 Avril.

« Il m'eſt impoſſible de vous don-
„ ner une juſte idée de leur entrevue,
„ & encore moins de vous en faire une
„ deſcription exacte. J'avois beaucoup
„ de difficultés à ſurmonter, beaucoup
„ de conſéquences à craindre.

„ Quand nous fûmes à la vue de
„ Pernay, j'indiquai la maiſon dans
„ laquelle nous demeurions. En cet
„ inſtant leur trouble augmenta ſi fort,
„ que je fus obligé de les ſoutenir cha-
„ cune par un bras, m'étant aſſis au
„ milieu d'elles dans la chaiſe. Quand
„ nous fûmes arrivés à la grille de la
„ maiſon, la tête d'Adeline tomba ſur
„ mon épaule, & ſes yeux qui ſe le-

» vèrent au ciel, portoient tellement
» l'expreſſion du malheur, qu'ils au-
» roient arraché des larmes au cœur
» le plus dur & le plus inhumain. Elle
» mit la main ſur ſon cœur, comme
» pour ſupprimer un ſoupir, qui lui
» échappa malgré elle, & elle dit d'une
» voix foible : — O mon Dieu! ſou-
» tiens-moi encore une fois "! — Je
» les deſcendis de la voiture dans mes
» bras; & je les portai au ſallon. La
» bonne femme qui tient notre petit
» ménage, avoit couvert une table de
» toutes ſortes de confitures, de ge-
» lées, de vins, & elle leur en fit
» prendre, & les reçut avec tant de
» ſenſibilité & de tendreſſe, qu'elle fit
» diverſion à leur douleur & les ranima
» un peu, tandis que je montai en
» haut pour préparer mon ami, qui
» étoit hors d'état de quitter ſa chaiſe.
» Il avoit un habit neuf de ſa couleur
» favorite, qu'il avoit fait faire exprès,
» & dans le deſſein, dit-il, de cacher

» le dépérissement de sa santé, qui étoit
» trop visible dans tous ses autres ha-
» bits. Hélas! il ne réfléchissoit pas que
» la mort avoit imprimé sa marque inef-
» façable sur tous ses membres & sur
» tous ses traits. Cependant il conser-
» voit dans cette situation l'élégance &
» les agrémens qui le distinguent si
» fort du reste des hommes. — Don-
» nez-moi la main, dit-il, conduisez-
» moi au sallon, que je puisse témoi-
» gner à ces deux anges combien mon
» ame est reconnoissante du bonheur
» que me procure leur présence. Je
» suis tout à fait ranimé, & je me sens
» plus de forces. — Je le pris par un
» bras & son domestique par l'autre,
» & nous le soutînmes jusques sur le
» palier de l'escalier. Il ne put aller
» plus loin. — Ramenez-moi, dit-il,
» il est inutile; cette machine ne peut
» jouer plus long-tems; les roues en
» sont brisées & les ressorts détendus.—
» Nous l'emportâmes, car il ne pou-
» voit

„ voit plus ſe ſoutenir, & nous le pla-
„ çâmes ſur un ſopha. — Dites-leur,
„ ajouta-t-il, de m'excuſer; je ne ſuis
„ pas en état d'obéir à l'empreſſement
„ & au deſir brûlant de mon cœur.
„ Mais que je les voye, que je les
„ preſſe contre mon ſein, tandis que
„ je peux jouir encore d'une telle fé-
„ licité" ! —Je craignis que cet accès de
„ joie ne lui donnât quelques convul-
„ ſions, car il avoit déjà éprouvé deux
„ attaques de ce genre. Je retournai au
„ ſallon. Adeline étoit impatiente de
„ le voir, Miſs Strephons également.
„ Les bonnes demoiſelles ſe donnèrent
„ le bras & eſſayèrent de marcher. La
„ vieille femme & moi nous les ſou-
„ tenions entre nous deux, & nous
„ parvînmes, quoique avec beaucoup
„ de difficulté, à monter l'eſcalier. Il
„ voulut ſe lever quand nous entrâmes
„ dans ſa chambre, mais il ne lui fut
„ pas poſſible. Il tendit ſes mains. —
„ Mes anges, s'écria-t-il, vous êtes

„ donc venues pour embellir le ſoir
„ de ma vie! Ah! quel changement,
„ mon amour! mon Adeline ainſi flé-
„ trie! ainſi tombée! O mon tendre
„ amour! — La joie lui donna de la
„ force, & il la preſſa contre ſon ſein
„ avec une énergie dont je le croyois
„ incapable. Il embraſſa tendrement &
„ affectueuſement Miſs Strephons. —
„ Le ciel vous bénira, lui dit-il, ma
„ chère Miſs Strephons, pour avoir
„ accompagné & ſoutenu cette aimable
„ infortunée dans une action que le
„ ciel juſtifiera & approuvera, quoi-
„ que le monde la déſapprouve. — Il
„ s'aſſit entr'elles ſur le ſopha, leur
„ tenant une main à chacune, tandis
„ que la tête d'Adeline étoit appuyée
„ ſur ſon bras, & ſes yeux fixés im-
„ mobilement ſur les ſiens. . . . Je ne
„ ſais comment m'exprimer. Je n'ai
„ jamais vu une ſcène auſſi touchante
„ d'un amour pur & inconcevable,
„ d'une tendre réſignation & d'une

» heureuſe tranquillité. Toutes les dif-
» férentes paſſions qui avoient diſtin-
» gué leurs divers caractères, ſem-
» bloient actuellement être réunies,
» & ne former qu'un ſeul eſprit, une
» ſeule ame. La mélancolie étoit rem-
» placée par une ſérénité douce & pai-
» ſible, & une joie ſolemnelle animoit
» leurs traits encore expreſſifs. Le feu
» pur, mais foible, qui les animoit
» encore, étoit concentré dans une
» étincelle brillante, éthérée; & tandis
» que leur eſprit céleſte s'élevoit avec
» la flamme, leurs cendres devenoient
» plus belles & plus tranſparentes. Ade-
» lme, à coup ſûr, ne parut jamais
» plus aimable; il en étoit de même
» de Miſs Strephons. Elles étoient vê-
» tues de même, en habit de cheval,
» d'une couleur noire, & formoient
» avec M. Chatterton un groupe, où
» l'amitié & la ſympathie d'un côté,
» l'amour & la chaſteté de l'autre, ſou-

„ tenant la vertu & l'honneur, for„ moient pour l'ame ſenſible un tableau „ que l'art ne ſauroit rendre. J'ai cru „ que mon cœur creveroit, tandis que „ j'étois debout à contempler ces trois „ amis ſublimes, l'honneur de l'hu„ manité. Les domeſtiques pleuroient „ autour de nous, & par leur ſenſi„ bilité, payoient leur tribut d'eſtime „ & de vénération. Mais je ſuis obligé „ de m'arrêter en cet endroit; je ne „ ſaurois peindre ni ce que j'ai vu, ni „ ce que je ſens. Vous, madame, qui „ connoiſſez ſi bien les perſonnages, „ vous devez concevoir toute la ſo„ lemnité de cette ſcène heureuſe, „ quoique mélancolique.

„ J'envoyai ſur le champ chercher „ les médecins, mais ils ne purent me „ donner la moindre conſolation, ni „ promettre de rendre aucun ſecours. „ Il eſt impoſſible que M. Chatterton „ & Adeline vivent encore pluſieurs

„ jours ; & je ſuis fâché d'ajouter, qu'il
„ eſt peu probable que Miſs Strephons
„ leur ſurvive long-tems.

„ M. Strephons eſt arrivé hier en
„ bonne ſanté, & très-à-propos. Il vous
„ a écrit le même ſoir, & j'eſpère que
„ votre prudence & votre courage ne
„ vous abandonneront pas, & vous
„ aideront à ſupporter cette cruelle
„ épreuve ".

Le 7 Avril, Adeline écrivit à ſa mère & à Mad. Strephons. Dans une partie de ſa lettre à Mad. Strephons, elle explique ainſi le motif de la maladie de Miſs Strephons.

" Ainſi, ma chère madame Stre-
„ phons, j'ai fini avec le monde, &
„ je vais bientôt voir terminer mes
„ jours. Le dernier exercice de ma
„ plume eſt un acte de ſoumiſſion pour
„ les ordres de la plus tendre & de la
„ plus vertueuſe amie qui ait jamais
„ exiſté; de votre aimable, votre mal-

» heureuse & mourante fille, qui pour
» l'amour, l'amitié & la vertu, sur-
» passe tout ce que l'humanité a pro-
» duit de plus parfait. Nos cœurs se
» sont unis à la première vue. L'âge,
» le caractère & le sentiment ont res-
» serré cette union. La même passion
» nous animoit toutes deux, & c'est
» la même passion qui nous fait périr;
» mais je reste bien loin derrière elle
» dans la carrière de la vertu. Je suis
» à une distance effrayante, & je ne
» fais que contempler son exemple cé-
» leste, que j'admire, sans pouvoir
» l'imiter. Oui, ma tendre amie, votre
» adorable fille avoit les mêmes senti-
» mens que moi. Elle vit M. Chat-
» terton, elle l'aima, mais elle garda
» le silence. Elle dévora en secret les
» angoisses d'un amour sans espérance;
» elle vit préférer l'amie de son cœur,
» elle la vit se réjouir de la tendresse
» de ce même homme qui l'avoit en-

„ flammée elle-même; & plutôt que
„ d'affliger le cœur de son amie, ou
„ de troubler le bonheur de l'homme
„ qu'elle adoroit, son esprit doux &
„ patient se soumit sans murmure à
„ cette situation déchirante. Telle a
„ été sa réserve & sa circonspection,
„ que je n'ai jamais soupçonné, & que
„ je n'aurois peut-être jamais connu
„ cette circonstance, si l'intention où
„ vous étiez de nous séparer, ne lui
„ eût arraché son secret. Je le dépose
„ aujourd'hui dans votre sein par son
„ ordre. Vous voyez que nos cœurs
„ sont unis par des liens plus forts
„ que ceux de l'amitié. Dans ce monde
„ dont nous approchons avec tant de
„ rapidité, notre fidélité & notre ten-
„ dresse seront encore, j'espère, cimen-
„ tés par des nœuds que rien ne pourra
„ rompre ".



LETTRE XX.

M. Humphry à Mad. Strephons.

Pernay, 18 Avril.

Tout est enfin terminé, tout autour de moi est obscurité, silence & horreur. Je marche dans de sombres appartemens, & je n'entends pas un seul mot, pas un soupir, pas un souffle. Tout est calme & paisible comme le tombeau. Il n'en étoit pas de même hier. Je vais au chevet du lit où reposoit autrefois mon aimable ami; je prends sa main froide, mon sang se glace & mon cœur s'affoiblit. Je regarde son visage défiguré par la pâleur de la mort; je me rappelle les incidens qui nous ont affecté mutuellement, les circonstances où nous avons été heureux, & celles où nous avons été

malheureux. Je compte ses vertus & ses amitiés, & je dis; « avec quelle
» vivacité j'ai vu ton cœur prendre la
» cause de l'innocence & du malheur!
» Avec quel zèle & quelle éloquence
» j'ai entendu célébrer les louanges
» de la vertu! Et combien j'ai admiré
» la fermeté & la droiture avec laquelle
» tu marches dans les sentiers de l'hon-
» neur! Actuellement tout ce que j'ap-
» perçois, tout ce que la raison ou la
» religion me montrent, est ce visage
» défiguré, ce corps inanimé, incapa-
» ble de penser & de sentir. Tes ver-
» tus, tes graces, je me les rappelle;
» mais où est, hélas! où est la source
» d'où elles couloient »? Je me tourne vers une autre qui est à ses côtés, dans tout l'éclat de la pure vertu & de l'honneur, sans tache; mes sensations sont les mêmes. Je passe à une troisième, qui rappelle à ma mémoire des perfections qui auroient fait connoître à mon ame

l'amour & le bonheur. Tout eſt fini, évanoui! & les impreſſions que m'ont fait naître ces malheureux événemens, ne feront jamais effacées de mon cœur ſanglant.

La douleur & le trouble de mon eſprit ne me permettront pas de dire ce que je voudrois. Comme depuis longtems vous vous attendez & vous avez été préparée à cette affliction, on ne peut vous donner d'autres motifs de conſolation, que de vous exhorter à faire uſage de votre jugement & de votre raiſon, ſur-tout quand vous ſaurez que les derniers jours de votre fille & de vos amis ont été les plus heureux de leur vie. A meſure qu'ils approchoient du terme de leur voyage, leur joie augmentoit; & quand l'inſtant fatal arriva, leurs ames ſembloient ſe diſſoudre en un torrent de délices. Je puis, avec toute juſtice, m'écrier comme le ſage : *Puiſſe ma fin reſſembler à la leur!*

M. Chatterton eſt mort hier matin ſur les ſept heures; Adeline vers les dix heures du ſoir, & votre aimable fille à deux heures de cet après-midi.

M. Chatterton s'eſt endormi dans un doux ſommeil, pendant que j'étois aſſis à ſes côtés. Adeline & Miſs Strephons l'avoient quitté le ſoir précédent, & leurs adieux avoient été très-tendres & ſolemnels. Leurs chambres n'étoient ſéparées que par une légère cloiſon, qu'on ouvroit quelquefois, pour qu'ils puſſent ſe parler. Hier matin, un peu avant ſept heures, Adeline ordonna à ſa garde d'ouvrir la cloiſon; elle détourna ſes rideaux & s'informa de ſa ſanté. Je lui dis qu'il étoit dans un profond ſommeil. « Dieu ſoit loué! dit-» elle; je vais eſſayer de repoſer une » demi-heure, afin de pouvoir lui par-» ler quand il s'éveillera »; & elle fit fermer la ſéparation. Au bout de quelques minutes, je m'apperçus qu'il avoit

paſſé pendant ſon ſommeil, ſans aucun changement viſible ſur ſa figure. M'étant compoſé de mon mieux, j'allai avec M. Strephons dans la chambre des dames. Adeline lut ſur nos viſages ce qui étoit arrivé. Un ſourire de douceur & de joie ſe mêla avec ſes larmes; ſes yeux ſe levèrent au Ciel, & ſon ame paroiſſoit plongée dans une méditation céleſte & ſolemnelle. Elle nous appella près d'elle, nous prit la main à tous deux, toujours en ſouriant. « Mes meilleurs » amis, dit-elle, conſacreroient-ils aux » larmes ce jour heureux & propice! » Le jour de mon mariage! Sûrement, » mon Chatterton eſt à préſent à moi! » Qui pourroit me diſputer mes droits? » Prenez-moi donc, & mettez-moi au- » près de lui; car je veux le preſſer » contre mon chaſte cœur, & je ne le » quitterai plus. Mais laiſſez-moi m'ha- » biller d'abord; une fiancée doit être » décente. Voulez-vous me laiſſer quel-

„ ques minutes " ? Nous ne pouvions lui répondre ni l'un ni l'autre; nous descendîmes dans le jardin, & elle nous envoya chercher au bout d'une heure environ. Elle étoit assise sur une chaise, & soutenue par les domestiques. Elle étoit habillée tout en blanc, une belle robe de mousseline simple, d'une forme élégante, & des rubans blancs; ses beaux cheveux étoient sans bonnet & sans ornement; elle avoit au cou un ruban blanc, & un anneau d'or au doigt. « Je suis prête, dit-elle; portez-moi „ vers l'époux de mon cœur ". Ses regards étoient égarés, & il n'y eut pas de persuasion qui pût la faire changer d'idée. La séparation fut alors retirée, & nous la portâmes dans sa chaise, à côté du lit où il étoit. Elle le regarda quelque tems, après quoi elle prit sa main, & dit: « Je suis venue, mon „ amour, pour vous joindre sur la „ terre, & bientôt, mais bientôt, je

„ vous trouverai dans les cieux". Nous lui aidâmes à ſe lever, je la ſoutins, tandis qu'elle ſe baiſſoit pour l'embraſſer. "Mettez-moi à côté de lui, dit-elle, „ vous voyez que je ſuis ſa femme"; & elle leva la main pour nous montrer ſon anneau. Ce fut avec bien de la peine que nous la déterminâmes à ſe laiſſer reconduire dans ſon lit; & ce ne fut pas ſans lui promettre de la dépoſer à ſes côtés quand elle ſeroit morte, & juſques là, de tenir la ſéparation ouverte. Elle battit la campagne toute la journée, mais ſur le ſoir elle devint tout-à-fait tranquille, & par intervalle pouſſoit des ſons doux & plaintifs, comme pour endormir quelqu'un, mais on ne pouvoit diſtinguer aucune articulation diſtincte. Sur les neuf heures, elle tomba dans un profond ſommeil, & mourut à dix. Nous cachâmes cet événement à Miſs Strephons, dont la foibleſſe étoit ſi grande, qu'on avoit

de la peine à diſtinguer ce qu'elle diſoit. Elle mourut comme elle avoit vécu, douce & patiente comme un agneau.

C'eſt ainſi qu'ont fini ces héros de l'amour, de l'amitié & de l'honneur, & qu'ils ſont péris victimes des loix de ſociété, auxquelles ils ont fait le ſacrifice le plus parfait & le plus complet qu'on puiſſe exiger de l'humanité.

On a pris les moyens néceſſaires pour envoyer leurs corps en Angleterre, & les y enterrer conformément à leurs intentions; M. Chatterton & Adeline dans un tombeau, & votre fille à leurs côtés. Le lieu qu'ils ont choiſi pour cet effet, eſt près de l'arbre qui eſt dans le cimetière de L ***.

M. Strephons part demain pour l'Angleterre. Je ſuis obligé de paſſer par Liſle, mais je ſerai arrivé aſſez tôt pour rendre les derniers devoirs à nos malheureux amis.

Fin de la ſeconde & dernière Partie.

APPROBATION.

J'AI vu, lu, paraphé toutes les pages de ce manuſcrit, & ai fait paſſer mon approbation à M. le Directeur général, pour Monſeigneur le Garde des Sceaux. Paris, ce 22 Décembre 1787.

Le Chevalier DE GAIGUE.

